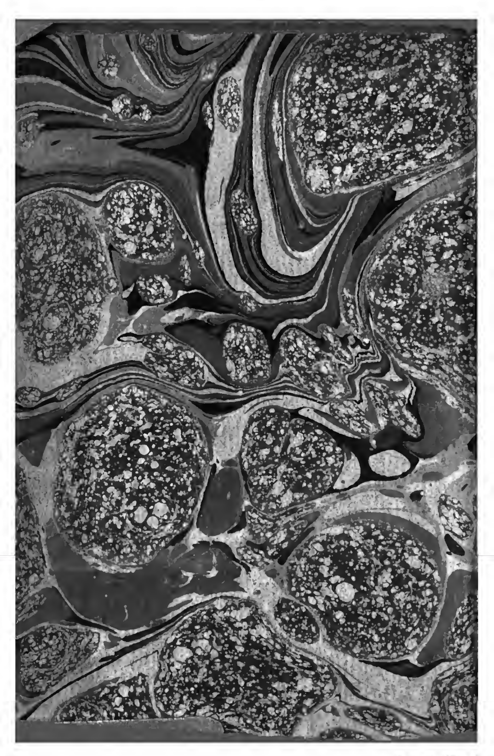
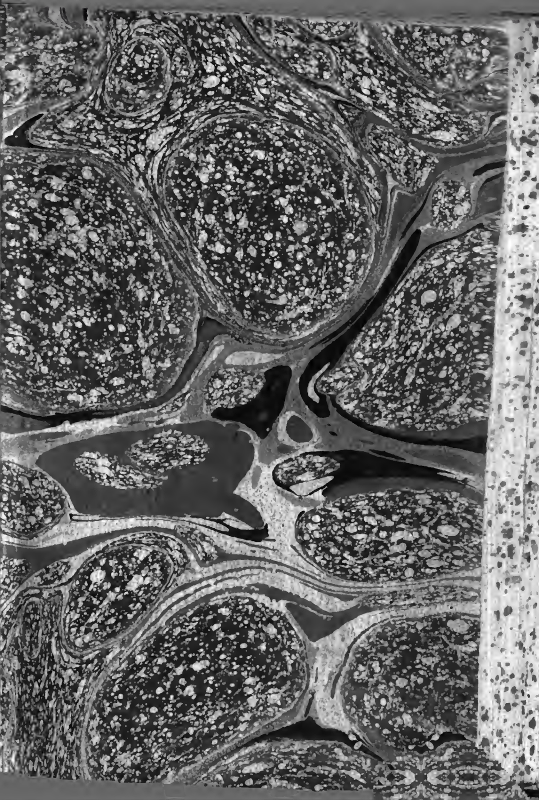
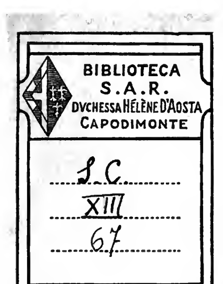

VITT. EM. III






BIBLIOTECA
S.A.R.
DVCHESSA HÉLÈNE D'AOSTA
CAPODIMONTE
S.C
XIII
67

ŒUVRES

DE

BERQUIN.



LES JOUEURS.

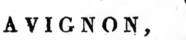
L'AMI DES ENFANS,

PAR BERQUIN.

NOUVELLE ÉDITION,

ornée de figures.

TOME HUITIÈME.



AVIGNON,

PIERRE CHAILLOT JEUNE,

PLACE DU PALAIS.

1810.

L'AMI DES ENFANS.

LE SAGE COLONEL.

M. d'Orville, parvenu par son mérite au grade de colonel, voyait avec peine les officiers de son régiment se livrer au jeu et à l'oisiveté. Il les invita un jour à dîner chez lui; et ayant adroitement amené la conversation sur cette matière, il leur raconta l'histoire suivante :

J'avais à peine achevé le cours de mes exercices, lorsque mes parens m'achetèrent une lieutenance dans le régiment que j'ai l'honneur de commander aujourd'hui. Le goût que j'avais témoigné pour l'étude, dès ma plus

tendre enfance, leur faisait espérer que j'aurais la même ardeur à m'instruire de mon état, et que je pourrais un jour remplir les idées qu'ils osaient concevoir de ma fortune. Je répondis en effet, pendant quelques mois, à leurs espérances ; mais bientôt l'exemple funeste de mes camarades, leurs séductions et leurs instances m'ayant engagé dans leurs parties, le démon du jeu s'empara si bien de moi, que tous les devoirs qui m'empêchaient de me livrer à cette nouvelle passion me devinrent dès-lors insupportables. A peine pouvais-je me résoudre à dérober quelques heures au jeu pour les donner au repos. Au milieu du plus profond sommeil ; je voyais en songe des monceaux d'or et d'argent ; les cartes se déployaient dans mon imagination et le bruit des dés remplissait continuellement mon oreille.

Le besoin naturel des alimens était devenu mon supplice. Je les dévorais

avec avidité, pour retourner plus vîte aux tables du jeu.

Les belles matinées du printems, les soirées délicieuses de l'été, le calme voluptueux des jours sereins de l'automne, tout ce que la nature nous offre de plus digne de notre admiration avait perdu pour moi ce charme ravissant dont j'étais autrefois pénétré : l'amitié même n'avait plus d'accès dans mon ame. Je ne me trouvais bien qu'auprès de ceux qui n'aspiraient qu'à me dépouiller. L'idée de mes parens m'était devenue importune ; et si je pensais à Dieu, c'était pour l'outrager par mes blasphêmes. . . . . .

La fortune me traita d'abord avec une bienveillance marquée ; et ses faveurs avaient tellement égaré et avili mon esprit, qu'il m'arrivait quelquefois de répandre mon gain à terre et de me coucher dessus, afin qu'on pût dire de moi, dans le sens le plus littéral, que je roulais sur l'or.

Telles furent pendant trois ans entiers

les indignes occupations de ma vie. Je ne puis me le rappeler aujourd'hui, sans rougir de la flétrissure intérieure qu'en a reçue mon honneur, et je voudrais les racheter au prix de la moitié des jours qui me restent à vivre. Mais comment oser vous raconter un excès plus affreux encore, dont rien ne pourra jamais effacer la tache, même après vingt années d'une vie d'honneur et de probité? Jugez, messieurs, de l'interêt que je prends à vous rendre mon exemple utile, par la peine qu'il doit m'en coûter à vous faire cette humiliante confession.

Je fus un jour commandé pour aller lever des recrues dans une ville frontière assez éloignée. J'avais abandonné ce devoir aux soins de mon sergent, afin de pouvoir me livrer à ma funeste passion. Deux jours après, il m'amena vingt hommes choisis, pour leur payer leur engagement. Je venais malheureusement de perdre, non-seulement tout ce que je possédais, mais encore le dépôt

sacré que m'avait confié ma compagnie. Imaginez, messieurs, quels furent ma confusion et mon désespoir. Je dépêchai sur-le-champ un exprès vers un de mes camarades que j'avais laissé à la garnison. Je lui avouai mon crime, et je le suppliai de me prêter cinquante louis.

Quoi! me répondit-il, je prêterais une somme aussi considérable à un joueur de profession? Non, monsieur; s'il me faut perdre mon argent ou l'amitié d'un homme qui se déshonore, c'est mon argent que je garde.

A la lecture de cette réponse outrageante, je tombai dans un évanouissement profond; et je me rappelle encore les horribles images qui, dans un moment, vinrent toutes à la fois assaillir mon esprit: d'un côté, la douleur et l'indignation de mon père, le déshonneur que j'imprimais à ma famille, la honte d'être cassé à la tête du régiment, de l'autre la perspective brillante des postes où j'aurais pu m'élever,

par une conduite plus honnête. Je ne repris enfin l'usage de mes esprits, que pour songer à me délivrer par un nouveau crime, de l'ignominie dont le premier devait me couvrir. J'étais déjà prêt à exécuter cette affreuse résolution, lorsque je vis paraître à ma porte le même officier dont la réponse avait achevé de m'accabler.

Dans le premier mouvement de ma fureur, je me jetai sur lui pour le percer de mille coups. Il me désarma sans peine, et me serrant dans ses bras : J'ai répondu, me dit-il, d'une manière un peu dure à votre lettre, pour vous laisser sentir un moment toute l'horreur de la situation où vous vous êtes plongé par votre folie. Je vous en vois pénétré; mes biens, mon sang, tout ce que je possède est à vous.

Tenez, continua-t-il, en jetant sa bourse sur la table; prenez ce qui vous est nécessaire pour vos recrues. Le reste vous servira pour jouer, si vous voulez.

Jouer? Jamais, jamais, lui répondis-

je, en le serrant étroitement contre mon cœur.

J'ai tenu exactement ma parole. Je commençai dès ce jour même à m'interdire tous les plaisirs dispendieux ; afin de regagner sur mes épargnes, de quoi m'acquitter envers mon généreux ami. J'employai tous les instans de mon loisir à m'instruire. Mon assiduité à mes devoirs me fit remarquer de mes supérieurs, et c'est à cette heureuse révolution que je dois l'honneur de me voir à votre tête.

Ce récit fit une impression si vive sur les jeunes militaires, que dès ce moment, tout jeu de hasard cessa dans la garnison. Une noble émulation de connaissances utiles prit la place d'une basse cupidité ; et l'on vit bientôt les graces du prince se répandre avec prédilection sur tous les officiers de ce régiment.

LA CUPIDITÉ
DOUBLEMENT PUNIE.

Un riche particulier voyant son fils prêt à s'oublier au jeu, le laissa faire. Le jeune homme perdit une somme assez considérable. Je la paierai, lui dit son père, parce que l'honneur m'est plus cher que l'argent. Cependant expliquons-nous. Vous aimez le jeu, mon fils, et moi les pauvres. Je leur ai moins donné, depuis que je songe à vous pourvoir. Je n'y songe plus : un joueur ne doit point se marier. Jouez tant qu'il vous plaira, mais à cette condition. Je déclare qu'à chaque perte nouvelle, les pauvres recevront de ma part autant d'argent que j'en aurai compté pour acquitter de semblables dettes. Commençons dès aujourd'hui. La somme fut sur-le-champ portée à l'hôpital, et

et le jeune homme ; doublement puni de sa cupidité, fut guéri, par cette seule leçon, d'un penchant qui allait entraîner sa ruine.

PERSONNAGES.

M. DE FLORIS.
HÉLÈNE, sa fille.
ALBERT, son fils.
JULES, voisin d'Albert.
AUGUSTE, ami de Jules.
RAOUL, }
VICTOR, } jeunes Joueurs.
CARAFFA, }

La scène se passe dans un jardin commun aux appartemens de M. de Floris et du père de Jules.

LES JOUEURS,

DRAME EN UN ACTE.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULES, AUGUSTE.

AUGUSTE.

Que vas-tu donc faire chez Albert ?

JULES.

Il faut que je lui parle. Tu le connais aussi, toi ?

AUGUSTE.

Seulement pour l'avoir trouvé quelquefois chez nos amis. Vous n'étiez pas alors trop liés ensemble.

JULES.

Je le vois plus souvent depuis que mon père a loué un appartement dans cette maison. Nous avons causé le soir

dans le jardin. Il est même venu le premier me trouver dans ma chambre, où nous nous sommes amusés à quelques petits jeux.

AUGUSTE.

Tu n'as plus que des jeux en tête, à ce qui me paraît. Je te vois toujours faufilé avec des jeunes gens, tels que Raoul et Victor, dont je n'attends rien de bon.

JULES.

Tu ne les connais que trop bien ! Plût à Dieu que je ne les eusse jamais connus !

AUGUSTE.

Que me dis-tu, mon ami ? Mais il est encore tems de rompre société. C'est de toi seul qu'il dépend de fuir ou de rechercher leur entretien.

JULES.

Ah ! ce n'est plus en mon pouvoir. Me trahirais-tu, si je te confiais mon embarras ?

AUGUSTE.

Nous sommes amis depuis l'enfance, et tu crains de m'ouvrir ton cœur?

JULES.

O mon cher Auguste! ils m'ont rendu bien malheureux. Ils m'ont engagé à des choses qui vont me perdre, si mon papa vient à les découvrir. Je n'ai plus un moment de repos.

AUGUSTE.

Tu m'épouvantes, au moins. Qu'est-ce donc, mon ami?

JULES.

Je me suis laissé entraîner hier chez Caraffa, ce jeune italien qui voyage. Il y avait à déjeûner du vin de Champagne et des liqueurs. J'en ai bu pour la première fois; on m'a fait jouer, et ils m'ont gagné tout mon argent.

AUGUSTE.

Te voilà bien puni d'aller boire et jouer comme un libertin. Mais que cette aventure te serve de leçon. Ne joue

plus, et ta perte sera un gain pour toi.

JULES.

Oh ! ce n'est pas tout. Ecoute-moi seulement, et ne me chasse pas de ton cœur. Comme je n'avais plus d'argent, et que je croyais toujours prendre ma revanche en continuant de jouer, ils m'ont gagné ma montre, la garniture de boutons d'argent de mon habit, mes boucles, mes boutons de manche, et tout ce que je pouvais avoir sur moi de quelque valeur. Je dois encore un louis à l'italien. Si je ne le paie pas aujourd'hui, il doit venir demain trouver mon papa; et tu connais sa sévérité?

AUGUSTE.

Je ne vois qu'un parti à prendre; c'est de lui avouer ta faute, et de te soumettre à sa punition. Je suis sûr qu'il te ferait grace, en voyant ton repentir.

JULES.

Jamais, jamais. Tu ne sais pas ce que j'aurais à craindre de sa première fureur.

AUGUSTE.

Mais que veux-tu donc faire ?

JULES.

Je n'ose te le dire.

AUGUSTE.

Voyons toujours.

JULES.

J'ai découvert ma peine à Raoul et à Victor. Je leur ai dit tous les malheurs qui ne manqueraient pas de m'arriver, si mon papa savait ma perte ; et nous avons fait un complot pour me tirer d'embarras.

AUGUSTE.

Cela doit être bien imaginé.

JULES.

Ce n'est pas certainement ce qu'il y aurait de mieux à faire. Mais que veux-tu ? Je leur ai déjà fait lier connaissance avec le jeune Albert. Il a de l'argent, lui ; je lui ai vu une bourse toute pleine d'écus ?

AUGUSTE.

Eh bien ! est-ce que vous prétendez le voler.

JULES.

Dieu m'en préserve ! Ils veulent seulement lui faire ce qu'ils m'ont fait : ensuite ils partageront avec moi le profit, pour que je puisse payer ce que je dois.

AUGUSTE.

Comment, pour sortir d'un mauvais pas où tu es tombé par ta faute, tu leur donnes de sang-froid ton ami à dépouiller ? Et d'où savez-vous, vous autres, que vous serez les plus heureux ? Ne t'exposes-tu pas à perdre encore davantage ?

JULES.

Oh que non ! J'ai vu qu'il jouait sans malice.

AUGUSTE.

Est-ce que tu joues en aigrefin, toi ?

JULES.

Que veux-tu dire ? Je joue en garçon d'honneur.

AUGUSTE.

Voilà pourquoi tu as perdu. Et si, comme je l'espère, tu joues toujours de même, es-tu sûr de gagner ?

JULES.

Je ne sais comment cela doit arriver ; mais Raoul m'a bien assuré qu'ils avaient de petites adresses particulières, et que ceux qui ne les entendent pas, perdent toujours avec eux.

AUGUSTE.

Des adresses ? Il n'y a qu'un mot pour nommer cela ; ce sont des escroqueries. Et toi, Jules, tu voudrais t'en servir ou en profiter ? Tu sais que je ne suis pas riche ; mais quand je devrais le devenir comme Crésus, je rougirais d'acquérir ma fortune à ce prix ; et je voudrais, pour tout au monde, ignorer encore ton dessein.

JULES.

Mon cher Auguste, prends pitié de moi, je te promets....

AUGUSTE.

Qu'oses-tu me promettre pour t'aider à tromper ?

JULES.

Non ; je veux dire que si j'ai le bonheur de gagner de quoi satisfaire ce maudit Caraffa, je romps sur-le-champ tout commerce avec les joueurs, et je ne touche plus une carte de ma vie. S'il m'arrive de manquer à cette promesse, tu peux aller trouver mon papa, et lui dire tout, tout. (*Auguste branle la tête.*) Et puis, ce n'est pas moi qui peux tromper ; je ne suis pas adroit. C'est Caraffa qui prend la chose sur lui. Je me laisserai seulement donner des cartes. Ils m'ont promis de ne rien prendre de moi si je perds, et que je ne serais de moitié que dans le profit.

AUGUSTE.

Eh bien ! je veux être témoin de la partie.

JULES.

Je ne demande pas mieux. Je cours

inviter Albert pour cet après-midi. Son père est à la campagne, et ne doit revenir que dans quelques jours.

AUGUSTE.

A merveille. Mais je te préviens que si tu te permets quelque tromperie....

JULES.

Eh ! mon Dieu, non ! Ne me tourmente pas davantage : ne suis-je pas assez malheureux ? Je voudrais ne t'avoir pas dit mon secret.

AUGUSTE.

Je voudrais aussi que tu l'eusses gardé; je n'aurais à répondre de rien.

JULES.

Et à qui aurais-tu à répondre ?

AUGUSTE.

A ma conscience. Je vois qu'un honnête jeune homme va être trompé.

JULES.

Mais ce n'est pas moi qui trompe, ni toi non plus.

AUGUSTE.

Garderais-tu le silence, si tu voyais un filou escamoter une bourse, même à un étranger?

JULES.

Bon! Albert en sera quitte pour quelques écus. C'est peut-être un bonheur pour lui; cette leçon le dégoûtera du jeu.

AUGUSTE.

Oui, comme tu t'en dégoûtes toi-même. On joue encore pour regagner ce que l'on a perdu, et l'on emploie des moyens infâmes.

JULES.

Doucement, j'entends quelqu'un à la porte.

AUGUSTE.

C'est le jeune Albert lui-même.

SCENE

SCÈNE II.

AUGUSTE, JULES, ALBERT.

ALBERT.

Je vous salue, mes bons amis.

AUGUSTE.

Bonjour, M. Albert.

JULES.

Comment, vous n'êtes pas encore descendu au jardin dans un beau jour de fête comme celui-ci, où vous n'avez pas de devoir ?

AUGUSTE.

M. Albert, n'aime pas à courir comme toi. Il sait fort bien s'amuser, sans quitter la maison.

ALBERT.

Oh ! je me suis déjà promené ce matin de bonne heure dans le bosquet : et puis j'ai déjeûné sous le berceau avec ma sœur et mon papa.

JULES, *un peu surpris.*

Quoi ! votre père est déjà de retour ? Vous n'en êtes pas trop content, j'imagine ?

ALBERT.

Que dites-vous ? J'en ai ressenti une joie, une joie que je ne puis vous exprimer. Après avoir passé trois semaines sans le voir, et lorsque je ne l'attendais que le mois prochain !

JULES.

J'aime bien aussi mes parens ; mais s'ils aimaient les voyages, je ne leur en saurais pas du tout mauvais gré. Je suporterais de tems en tems leur absence pour quelques jours.

ALBERT.

Je voudrais que mon papa ne s'éloignât jamais un seul instant. Il est si doux et si bon !

JULES.

Et le mien si dur et si sévère ! Il n'est pas question de plaisirs avec lui.

AUGUSTE.

Qui sait les plaisirs qu'il te faudrait pour te satisfaire ? J'ai reçu, moi, les plus tendres témoignages de sa bonté.

ALBERT.

Je croyais que vous n'aviez rien à désirer sur ce point. Depuis que vous demeurez si près de nous, je vous vois presque tous les jours devant la porte. Je suis venu quelquefois vous trouver pour jouer dans votre chambre, ou dans le pavillon du jardin, et je n'ai vu personne qui vous ait gêné.

JULES.

Oui, les jours que mon papa soupe chez ses amis. C'est le seul bon tems qu'il me laisse, et j'en profite. Mais à présent que le vôtre est de retour, nous ne vous verrons pas si souvent dans la soirée.

ALBERT.

Pourquoi, non ? Il ne me refuse aucun plaisir permis. Cependant je ne

trouve la société de personne au monde aussi joyeuse que la sienne ; et l'on croirait, à le voir, qu'il s'amuse beaucoup avec moi. Aussi nous sommes toujours à nous chercher.

JULES.

Voilà ce qui s'appelle un bon père ! Il vous permet donc de sortir quand il vous plaît, et d'aller où bon vous semble ?

ALBERT.

Oui sûrement, parce que je lui dis toujours où je vais.

AUGUSTE.

Et parce qu'il sait que vous allez toujours où vous dites.

JULES.

Que faites-vous donc, lorsque vous êtes ensemble, pour être si satisfait de vos amusemens ?

ALBERT.

Dans les belles soirées d'été nous allons à la promenade.

JULES.

Mais on est bientôt las de marcher; et je ne vois rien de si triste que d'aller et revenir continuellement devant soi.

ALBERT.

Je le trouve bien doux, après être resté assis presque toute la journée. Et puis en causant de bonne amitié, l'on ne s'aperçoit pas de la fatigue. Je voudrais que vous fussiez un jour de nos plaisirs. Je commence à connaître les plantes et les fleurs : nous nous amuserons à en chercher. Et quelle joie, lorsqu'un de nous deux en découvre d'inconnues ! Il faut les observer dans toutes leurs parties, pour les classer. Cette recherche nous rappelle en un moment tout ce que nous avons appris, et nous voilà saisis d'une ardeur nouvelle pour retourner encore herboriser le lendemain.

AUGUSTE.

Et vos soirées d'hiver, à quoi les employez-vous ?

ALBERT.

A parler de mille choses curieuses au coin du feu, lorsque nous sommes seuls, ou bien à nous instruire dans l'histoire naturelle, la géographie, ou les mathématiques. Nous jouons aussi de petits drames avec ma sœur et mes amis. Vous ne sauriez croire combien cela nous exerce à parler avec aisance, et à nous bien présenter. Nous trouvons de cette manière, jusques dans nos plaisirs, de quoi perfectionner notre éducation.

JULES.

Mais, pour étudier tant de choses, vous devez bien vous rompre la tête.

ALBERT.

Bon ! tout cela s'apprend comme un jeu.

JULES.

Un jeu de cartes me paraît cent fois plus récréatif. Y jouez-vous quelquefois ?

ALBERT.

Vraiment oui. Mon papa veut bien

de tems en tems me mettre de sa partie.

JULES.

Et vous jouez de l'argent ?

ALBERT.

Sans doute ; mais une bagatelle, seulement pour intéresser le jeu, et pour apprendre à perdre noblement.

AUGUSTE.

C'est fort bien : il faut savoir gouverner sa bourse.

ALBERT.

Oh ! ne croyez pas que l'argent me manque. Mon papa m'en donne au-delà de mes besoins.

JULES.

Et combien donc, pour voir.

ALBERT.

Six francs par semaine.

JULES.

Voilà une jolie pension ! Et tout cela pour vous divertir ?

AUGUSTE.

Oh que non ! J'imagine que vous êtes chargé d'une partie de votre entretien ?

ALBERT.

Oui, de ces petites bagatelles, pour lesquelles je rougirais d'aller importuner mon papa. Je vous avouerai, entre nous, que cela me rend beaucoup plus soigneux.

AUGUSTE.

Je le croix. On sent mieux le prix des choses lorsqu'il faut le payer soi-même.

JULES.

Vous avez aussi quelques bonnes aubaines dans l'année ?

ALBERT.

Oui, le jour de ma fête je reçois bien cinq ou six pistoles. Je me trouve à présent cinq bons louis d'or dans ma bourse, sans compter la monnaie.

JULES.

Cinq louis d'or ! Que faites-vous d'une si grande somme ?

ALBERT.

Et n'ai-je donc pas mes dépenses ? Je paie les mois d'école des enfans de notre portier. J'ai un vieux maître d'écriture qui est devenu aveugle; je lui fais une petite pension toutes les semaines. J'achète aussi de bons livres; et quelques estampes. Je fais de tems en tems des cadeaux à ma sœur; et je garde le reste pour les occasions où il faut de l'argent, comme pour le jeu.

JULES.

Mais vous n'y êtes pas si malheureux, M. Albert ? Vous me gagnâtes encore l'autre jour trente sols au vingt et un.

ALBERT.

J'en ai du regret, je suis fâché de gagner mes amis. D'ailleurs, mon papa n'aime pas tous ces jeux de cartes. Il donne la préférence aux dames-polonaises et aux échecs.

JULES.

Bah ! autant voudrait étudier ses le-

çons. On ne joue que pour se divertir. Etes-vous engagé ce soir ?

ALBERT.

Non, je reste au logis. Mon papa doit faire un mémoire pour un pauvre malheureux.

JULES.

Tant mieux, et le mien doit sortir à cinq heures. Venez me trouver. Je tâcherai de vous occuper agréablement. Nous aurons Raoul et Victor. Je veux aussi vous faire connaître un jeune italien plein d'esprit, qui voyage.

ALBERT.

C'est bon, j'aime les voyageurs ; on s'instruit à les entendre. Je cours en demander la permission à mon papa. Restez-vous ici ?

JULES.

Non, je vais rentrer pour retenir mes amis. Auguste pourra me rapporter votre réponse.

SCÈNE III.

AUGUSTE, ALBERT.

ALBERT.

Voulez-vous me suivre, M. Auguste ? Mon papa sera charmé de vous voir. Il a beaucoup d'estime pour vous.

AUGUSTE.

Je suis très-sensible à ses bontés. L'estime d'un homme aussi sage est flatteuse ; mais je souffre un peu dans ce moment. Je vous demanderai la permission de rester dans le jardin.

ALBERT.

Oui, faites un tour de promenade pour vous dissiper. Je serai bientôt de retour.

SCÈNE IV.

AUGUSTE, *seul, et rêveur.*

Je ne sais le parti qu'il faut prendre. Jules est dans la peine. Si je pouvais

l'en voir sortir ! Mais quoi ! laisser ainsi sacrifier le pauvre Albert ! Non, non ; le complice est aussi criminel que le malfaiteur. Favoriser de telles friponneries, c'est friponner soi-même. Je vais tout révéler. Mais doucement, voici la sœur d'Albert. Tâchons de l'aider à garantir son frère du péril, sans trahir cependant la confiance de mon ami.

SCÈNE V.

HÉLÈNE, AUGUSTE.

HÉLÈNE.

Ah ! vous voilà, M. Auguste ! Vous êtes seul ? Il me semblait avoir vu mon frère s'entretenir avec vous.

AUGUSTE.

Il vient de me quitter à l'instant même.

HÉLÈNE.

Je voudrais bien, si sa société vous était agréable, qu'il ne vous quittât jamais

jamais. Je n'aurais plus d'inquiétude sur son compte.

AUGUSTE.

Vous me faites trop d'honneur, mademoiselle. M. Albert est assez bien élevé pour qu'on n'ait rien à craindre de lui.

HÉLÈNE.

Je n'en crains rien, tant qu'il ne verra que d'honnêtes jeunes gens. Mais voulez vous que je vous parle avec franchise ? Je n'ai pas entendu dire des choses trop flatteuses de ceux qui fréquentent M. Jules ; et mon frère est bien ardent à se jeter dans leur société.

AUGUSTE.

Je ne me suis pas encore aperçu qu'elle lui ait été pernicieuse.

HÉLÈNE.

Je l'espère : mais, avec de l'esprit, il est doux et crédule. Il juge tout le monde d'après l'honnêteté de son cœur. Que deviendrait-il, si ceux qu'il croit ses amis étaient des méchans ? J'ai bien

vu que vous-même vous semblez craindre leur commerce.

AUGUSTE.

Vous savez que je ne suis pas riche ; ainsi je ne dois pas me lier avec des jeunes gens plus fortunés que moi. Je ne veux pas avoir à rougir.

HÉLÈNE.

Mais vous aimez M. Jules. Etes-vous bien aise de lui voir former ces nouvelles liaisons ?

AUGUSTE.

S'il faut vous le dire, j'aimerais mieux qu'il s'en tînt à l'amitié de votre frère. Au reste, ils ont l'un et l'autre des parens éclairés qui veillent sur leur conduite.

HÉLÈNE.

Le mal se remarque quelquefois un peu tard. On peut bien empêcher qu'il n'ait des suites plus fâcheuses, mais non réparer ses premiers effets.

AUGUSTE.

Vous me paraissez, mademoiselle,

aimer tendrement votre frère. Ecoutez-moi ; mais que je ne sois pas compromis. Jules vient de l'engager à l'aller joindre à la maison. Les jeunes gens que vous craignez, doivent être de la partie. On y jouera sans doute : tachez d'en détourner M. Albert. J'étais ici pour attendre sa réponse ; mais je pense qu'il ne me convient pas de m'en charger. Il ne tarderait peut-être pas à revenir : trouvez bon, mademoiselle, que je me retire, et songez bien au conseil que j'ai cru devoir vous donner.

SCÈNE VI.

HÉLÈNE, *seule.*

Voilà qui me paraît sérieux. Ah ! mon frère, toi qui fais la joie de mon papa, si tu allais changer pour son tourment.

SCÈNE VII.

HÉLÈNE, ALBERT.

ALBERT.

Les amis de mon papa prennent bien leur tems pour venir le complimenter sur son arrivée. Il ne m'a pas été possible de l'aborder.

HÉLÈNE.

Il me semble que ses plaisirs doivent aller devant les tiens. Tu as donc quelque chose de bien important à lui dire ?

ALBERT.

Très-important pour moi, puisqu'il s'agit d'aller me divertir chez mes amis.

HÉLÈNE.

Chez M. Jules, sans doute ?

ALBERT.

Oui, chez lui-même.

HÉLÈNE.

J'en étais sûre. Je t'ai cependant fait

sentir combien cette société me déplaisait.

ALBERT.

Il est vraiment fort à plaindre de ne pas être dans tes bonnes graces. Comment faut-il donc être fait pour avoir cet honneur ?

HÉLÈNE.

Mais, comme toi, mon frère.

ALBERT.

Tu penses te moquer !

HÉLÈNE.

Je parle sérieusement, je t'assure. Tu es un fort aimable et fort brave garçon.

ALBERT.

Que prétends-tu dire par-là ?

HÉLÈNE.

Je crois parler assez clair. Faut-il expliquer les mots les plus simples à quelqu'un aussi bien instruit ? Je veux dire, un jeune homme bien né, sensible, honnête, et très-poli envers tout le monde, excepté envers sa sœur.

ALBERT.

Parce que sa sœur est une petite moqueuse, qu'elle fait quelquefois endêver son frère, et qu'elle se croit plus raisonnable et plus avisée que lui.

HÉLÈNE.

Vraiment, j'avais oublié la modestie dans son éloge.

ALBERT.

Mais que veut dire tout ce babil? Je te demande pourquoi tu viens me faire des plaisanteries au sujet de M. Jules? Le connais-tu assez pour en parler?

HÉLÈNE.

Je cherche à le connaître par ses actions.

ALBERT.

Est-ce qu'il t'appelle pour en être témoin?

HÉLÈNE.

Je puis en juger par les personnes qu'il fréquente, et par leur liaison.

ALBERT.

Ah! j'entends; il te déplaît; parce que je le fréquente, et que je suis de sa société.

HÉLÈNE.

Voilà un petit trait d'humeur, mon frère. Il me semble qu'il a des liaisons plus anciennes et plus étroites que la tienne; et voilà les personnes que j'ai entendu nommer plus d'une fois des vauriens.

ALBERT.

Des vauriens?

HÉLÈNE.

Oui, qui jouent ensemble pour se gagner vilainement leur argent, et le manger plus vilainement encore.

ALBERT.

Voyez la belle merveille, qu'ils s'amusent à jouer, lorsqu'ils sont réunis! Nous jouons bien aussi, nous autres, à gagner ou à perdre, et nous dépensons notre argent comme il nous plaît. Et puis n'ai-je pas été de leurs parties?

J'ai vu ce qu'ils jouent, et je les ai même gagnés quelquefois.

HÉLÈNE.

Oui, tu leur as gagné leur monnaie, et ils te gagneront tes écus.

ALBERT.

Que t'importe ? C'est moi qui les perdrai, non pas toi. Mais voilà bien ma sœur ! Elle serait désolée de ne pas troubler mes plaisirs, quand je ferais tout au monde pour la rendre heureuse.

HÉLÈNE, *lui prenant la main.*

Non, mon frère, tes plaisirs sont les miens ; mais je ne me consolerais jamais, s'ils te faisaient perdre tes bonnes qualités et ton repos, et à moi la douceur de t'aimer.

ALBERT.

Oui, je sais que tu m'aimes. Je t'aime bien aussi ; mais tu m'affliges, de croire que je ne suis pas en état de me conduire.

HÉLÈNE.

Tu ne serais pas le premier qui aurais eu cette confiance, et qui cependant...... Mais voici mon papa.

SCÈNE VIII.

M. DE FLORIS, HÉLÈNE, ALBERT.

M. DE FLORIS.

Ah! mes enfans, je viens de goûter une des plus douces satisfactions de ma vie, la joie de revoir mes amis, et de recevoir les témoignages de leur attachement.

HÉLÈNE.

Il faut bien vous chérir, lorsqu'on a le bonheur de vous connaître.

M. DE FLORIS.

Vous êtes donc bien aise aussi de mon retour?

ALBERT.

Comment ne le serions-nous pas?

Vous êtes notre plus tendre, notre meilleur ami.

HÉLÈNE.

Notre maison était un vrai désert pour moi depuis votre absence.

ALBERT.

Je ne trouvais plus d'agrément, ni dans mes études, ni dans mes promenades. Ah ! sans vous, mon papa.....

M. DE FLORIS.

Il faut cependant apprendre de bonne heure à vous trouver sans moi sur la terre ; car suivant le cours ordinaire de la nature, il faudra que je vous quitte le premier.

HÉLÈNE.

Eh, mon papa ! auriez-vous le cœur de nous affliger, quand nous ne devons penser qu'à nous réjouir ?

ALBERT.

Oui, vous vivrez long-tems encore pour notre avantage et pour notre bonheur. Mais ne parlons plus de choses

si tristes. J'aurais une petite prière à vous adresser.

M. DE FLORIS.

Voyons, mon fils, de quoi s'agit-il?

ALBERT.

M. Jules... Vous savez que son père est notre voisin? Eh bien! il vient de m'inviter à m'aller divertir chez lui.

M. DE FLORIS.

Voilà une nouvelle connaissance que je ne te savais pas. Je suis ravi que tu trouves une bonne société si près de la maison.

HÉLÈNE.

Une bonne société, entends-tu, mon frère?

ALBERT.

Je le crois un brave garçon, et je le trouve de plus très-aimable. On passe fort bien son tems avec lui. Je l'ai déjà vu plusieurs fois, et il m'a fait connaître d'autres jeunes gens.

HÉLÈNE.

De braves jeunes gens aussi?

ALBERT.

Oui, ma sœur. Je les connais mieux que vous, ce me semble. De braves jeunes gens.

M. DE FLORIS.

Lorsque je parle d'une bonne société, mon cher Albert, je veux dire s'ils sont doux, bien élevés....

ALBERT.

Oui, mon papa, fort doux et fort polis.

M. DE FLORIS.

Honnêtes, appliqués, fidèles à leurs devoirs?

HÉLÈNE.

Comment pourrait-il savoir tout cela, pour les avoir vus seulement dans quelques passades?

ALBERT.

N'ai-je pas été trois ou quatre fois une demi-heure de suite dans leur société?

M. DE FLORIS.

Et de quelle manière s'est formée votre connaissance ?

HÉLÈNE.

N'est-ce pas au jeu ?

ALBERT.

Pourquoi pas au jeu ? Mais est-ce au jeu seulement ? N'avons-nous pas causé long-tems ensemble ?

HÉLÈNE.

Et vous n'avez pas joué, sur-tout ?

ALBERT.

Sans doute que nous avons joué. Mon papa me l'a bien permis.

M. DE FLORIS.

Il est vrai. Je vous permets le jeu, lorsqu'il forme un léger délassement pour l'esprit, à la suite du travail et de l'application, lorsqu'il ne peut amener ni une perte qui vous dérange, ni un gain dangereux qui fasse dégénérer ce goût en passion ; un jeu tel qu'on le joue ordinairement dans notre fa-

mille, innocent, honnête, sans vues intéressées, et dans des momens où l'on ne peut rien faire de plus utile.

HÉLÈNE.

Je croyais, mon papa, qu'il n'était pas un seul moment où l'on ne pût faire quelque chose de plus utile que de jouer ?

ALBERT.

Mais on ne peut pas être toujours cloué sur les livres, travailler toujours.

M. DE FLORIS.

La réponse d'Hélène est assez raisonnable. On pourrait sans doute employer plus utilement son loisir, si toutes les sociétés étaient si bien composées, qu'on y trouvât un sujet assez fécond d'amusement, dans un entretien spirituel, instructif, ou même badin. Mais lorsque l'on n'a d'autre moyen de prévenir l'ennui, que de se livrer à des réflexions malignes sur ses semblables, à des propos oiseux ou dépourvus de raison ; vous savez qu'alors je vous-

engage moi-même à un jeu récréatif, et que le plus souvent je m'établis de la partie.

HÉLÈNE.

Voilà sans doute vos raisons pour jouer, n'est-ce pas ?

ALBERT.

Est-ce que tu as le droit de me faire des questions ?

M. DE FLORIS.

Pourquoi lui en savoir mauvais gré ? C'est par amitié pour toi qu'elle s'en informe.

ALBERT.

Ou plutôt, parce qu'elle cherche à vous rendre mes liaisons suspectes, et qu'elle veut me desservir dans votre esprit.

M. DE FLORIS.

Peux-tu avoir cette idée de ta sœur ?

HÉLÈNE, *le regardant tendrement.*

Mon frère !

ALBERT, *attendri.*

Hélène, pardonne-moi ; j'ai tort de t'accuser. Mais conviens aussi que ta défiance est injurieuse.

M. DE FLORIS.

Peut-être ses soupçons ont-ils quelque fondement. Il faut les examiner de sang-froid, quand ce ne serait que pour l'en faire revenir, s'ils sont injustes. Nous n'avons pas, je pense, à nous défier de nos dispositions les uns envers les autres. Nous sommes si tendrement unis ensemble ! (*Hélène et Albert lui prennent la main.*)

HÉLÈNE.

O mon papa, que vous êtes bon et conciliant !

ALBERT.

Vous oubliez toujours avec nous les droits d'un père, et vous ne montrez que les égards d'un ami.

M. DE FLORIS.

Je ne serais pas digne de vous élever,

si je tenais une autre conduite. Un père qui n'est pas le meilleur ami de ses enfans, ne remplit que la moitié de ses devoirs. Je vous pardonnerais peut-être de négliger les témoignages extérieurs de respect qui me sont dus, mais jamais de manquer à la franchise et à la confiance que j'attends de votre tendresse. Vous ne devez pas avoir un secret que vous ne veniez le déposer dans mon sein : et lorsqu'il sera de nature à vous faire craindre que le père en soit instruit, l'ami n'aura jamais l'indiscrétion de le révéler.

HÉLÈNE.

J'espère bien n'avoir jamais de mystères pour un père si indulgent.

ALBERT.

Pourquoi vous cacher nos fautes ? Vous pouvez nous en reprendre, mais vous ne cessez pas de nous aimer.

M. DE FLORIS.

Je suis charmé que vous ayez de moi cette idée. Aussi long-tems que vous

serez mes amis, comme je suis le vôtre, le père n'aura jamais occasion de punir. Sa prévoyance vous préservera du danger, ou il vous prêtera des secours pour en sortir. Mais il faut qu'il connaisse d'abord votre situation. Ainsi voyons, Hélène, quels reproches tu fais à cette nouvelle société de ton frère.

HÉLÈNE.

Il m'est revenu que ces jeunes messieurs étaient un peu dissipés, et qu'ils avaient continuellement des cartes à la main.

ALBERT.

Et qui t'a fait ce rapport?

HÉLÈNE.

Il ne s'agit pas de savoir qui me l'a dit, mais si la chose est véritable.

M. DE FLORIS.

Je viens de t'exposer mon sentiment sur le jeu. Tout dépend de celui que vous jouez.

ALBERT.

Oh! c'est un jeu qui ne demande pas

de grands efforts d'attention, mais qui est bien amusant. Il se nomme le *vingt et un*.

M. DE FLORIS.

Je t'avouerai qu'il n'est pas trop de mon goût.

ALBERT.

Pourquoi donc, mon papa? Rien n'est plus simple et plus innocent. Celui qui a vingt et un, ou qui en est le plus près, gagne tous ceux qui sont au-dessous.

M. DE FLORIS.

Sais-tu que c'est-là ce qu'on appelle un jeu de hasard?

ALBERT.

Oui, parce que je peux perdre ou gagner. Mais n'en est-il pas de même de tous les jeux?

M. DE FLORIS.

Avec cette différence qu'ici le hasard seul décide; au lieu que dans les jeux de société, je puis, lors même qu'il ne m'est pas bien favorable, employer

de sages combinaisons pour prévenir des coups fâcheux, et balancer la fortune de mes adversaires. En un mot, les jeux de hasard ne demandent que des doigts, et point de tête; or, un jeu où la tête n'a rien à faire me paraît indigne d'un homme sensé.

HÉLÈNE.

Il ne doit pas même être bien amusant.

ALBERT.

Ah! ma sœur; tu ne sais pas ce que c'est que d'attendre une carte, de la recevoir dans l'incertitude, et d'y lire d'un coup-d'œil sa destinée.

M. DE FLORIS.

Parce que la passion de l'avarice s'en mêle.

ALBERT.

Mais encore dans les jeux de société, n'y a-t-il jamais que la perte ou le gain?

M. DE FLORIS.

Il est vrai. Seulement on y fixe de

certaines bornes à l'un et à l'autre, pour n'avoir à former ni des vœux avides, ni des regrets honteux. D'ailleurs, comme je viens de te le dire, on y tient, en quelque sorte, la fortune captive par son intelligence. Enfin le pis est que, dans les jeux de hasard, on court souvent le risque d'être la dupe d'indignes fripons.

ALBERT.

Oh! mon papa, croyez-vous? Comment cela serait-il possible?

HÉLÈNE.

J'imagine qu'ils ont une manière d'arranger les cartes pour se donner toujours celles qui leur conviennent.

M. DE FLORIS.

Voilà effectivement leur secret. J'ignore comment ils le pratiquent; car je n'ai jamais été joueur, et je n'ai pas reçu dans ma société des gens de cette profession. Tout ce que je sais, c'est qu'ils emploient ces moyens, et dans

mes voyages j'en ai vu des exemples affreux.

ALBERT.

Oh ! racontez-nous-en quelqu'un, mon papa.

M. DE FLORIS.

Volontiers, mon fils. Quand j'étais à Spa, je vis un jeune anglais qui perdit, dans une soirée, l'argent qu'il destinait à parcourir l'Europe, et tout son bien encore, qui se montait à plus de cent mille écus.

HÉLÈNE.

Mon Dieu ! tout son bien ! Et comment fit-il donc ensuite pour vivre?

ALBERT.

Il dut être bien furieux.

M. DE FLORIS.

Le désespoir s'empara de tous ses traits, lorsqu'il vit sa fortune entière perdue, et qu'il n'eût plus aucune espérance de la regagner. Il jetait autour de lui des regards que je n'osais

soutenir. Il grinçait des dents, se frappait le front, s'arrachait les cheveux. Bientôt il devint stupide et muet ; il haletait et râlait comme un mourant. Enfin il se leva avec précipitation, et sortit en forcené.

ALBERT.

Et parmi ceux qui le gagnaient, il ne se trouva personne qui eût assez de pitié pour lui rendre son argent ? Je lui aurais plutôt donné tout le mien pour le tirer d'embarras.

M. DE FLORIS.

Ils continuèrent de rester assis, et de jouer avec leur sang-froid ordinaire. Ils le regardaient seulement en dessous avec un regard d'ironie et de mépris.

HÉLÈNE.

Oh les méchans ! Je suis sûre que personne sur la terre n'aura plus voulu jouer avec eux.

M. DE FLORIS.

Tu ne connais pas l'aveuglement des

hommes. Dix fous pour un se mirent aussitôt à sa place. Mais voici le plus déplorable de l'aventure. On apprit le lendemain que ce jeune homme, d'un extérieur très-aimable, et rempli d'ailleurs de qualités et de talens, s'était cassé la tête d'un coup de pistolet.

HÉLÈNE.

Ah ! que me dites-vous ?

ALBERT.

Mais c'était encore être bien fou de s'ôter la vie. Puisqu'il avait des qualités et des talens, ne pouvait-il pas rétablir sa fortune ?

M. DE FLORIS.

Tu vois comme une seule faute peut nous priver du sens et de la raison, et nous précipiter dans le désespoir. Peut-être ne put-il résister à l'horrible pensée de tomber, du comble du bonheur, dans le gouffre de la misère. On apprit aussi dans la suite qu'il avait laissé dans sa patrie une jeune demoiselle très-vertueuse, à qui ses parens avaient dessein de

de l'unir par un mariage, qui lui promettait la plus entière félicité.

HÉLÈNE.

Oh ! la pauvre demoiselle, que je la plains ! Combien elle a dû souffrir à cette triste nouvelle ! Il ne mérite plus de pitié après l'avoir oubliée.

M. DE FLORIS.

La honte de lui présenter une main qui venait de lui ravir, ainsi qu'à lui-même, tout le bonheur de sa vie, de lui porter un cœur sur lequel la passion du jeu avait eu plus d'empire que les sentimens d'estime qu'elle était si digne d'inspirer, la douleur de retourner dans sa patrie comme un mendiant, tout révoltait son orgueil ; et par une mort criminelle, il crut pouvoir mettre fin aux tourmens de sa conscience.

ALBERT.

O mon papa ! je ne touche plus une carte de ma vie, je vous le promets. Je cours trouver Jules ! et lui dire....

M. DE FLORIS.

Doucement, mon fils ; tu es toujours trop précipité dans tes résolutions. On ne doit pas renoncer entièrement à un plaisir, parce que son excès peut nous être dangereux. Je t'ai dit souvent qu'un petit jeu de société, entre amis, était agréable, innocent, et même utile.

HÉLÈNE.

Utile, mon papa ?

M. DE FLORIS.

Oui, parce qu'il nous apprend à vaincre notre humeur, et à supporter la fortune dans ses vicissitudes.

HÉLÈNE.

C'est à dire mon frère, à n'être pas triomphant lorsqu'on gagne, et à ne pas laisser tomber sa tête lorsqu'on perd.

M. DE FLORIS.

Il faut bien considérer, avant de se mettre au jeu, si l'on est en état de supporter la plus grande perte possible, sans épuiser ses moyens. De cette ma-

nière, que l'on perde ou que l'on gagne, on conserve toujours une riante sérénité et une noble indifférence, qui témoignent que notre cœur n'est esclave d'aucune vile passion.

ALBERT.

Dieu merci, je ne suis point avare, mais pour m'épargner toute espèce de regrets, il vaut mieux que je ne voye plus ni Jules, ni ses amis.

M. DE FLORIS.

Ce serait une faiblesse dont tu aurais à rougir. Ne peux-tu pas les voir sans jouer ?

ALBERT.

Oh ! je les connais. Ils voudront absolument que je joue.

M. DE FLORIS.

Eh bien ! joue, joue tout ce qu'ils voudront. C'est un moyen de les mieux connaître, pour rechercher ou fuir à jamais leur société. Mais au lieu d'aller chez Jules, invite-le, avec ses camarades, à venir chez moi. Tu leur diras

que ta sœur sera peut-être aussi de la partie.

HÉLÈNE.

Moi, mon papa ?

M. DE FLORIS.

Oui, je te le permets.

HÉLÈNE.

Et si ces messieurs me gagnent mon argent ?

M. DE FLORIS.

Je te le rendrai. Albert, dis-leur encore que tu attends un ami, et que tu le feras jouer avec eux.

ALBERT.

Mais je n'attends personne. Voulez-vous que j'aille leur faire un mensonge ?

M. DE FLORIS.

Il n'y en aura point. N'as-tu pas un ami à la maison ? Je pensais...

HÉLÈNE.

Le malin papa ! C'est lui qu'il veut dire.

M. DE FLORIS.

Oui, moi-même. Nous étions déjà d'accord sur cette qualité.

ALBERT.

Oh oui ! ils voudront bien jouer avec moi, si vous en êtes.

M. DE FLORIS.

Pourquoi non ? Seulement ne leur dis pas quel est cet ami. Aussitôt que j'aurai terminé mon mémoire, je viendrai vous joindre, et je verrai ce que j'aurai à faire. Jouez toujours en attendant. Ne refusez aucun enjeu qu'on vous propose. Perte ou gain, je vous donne ma pleine approbation.

ALBERT.

Ainsi je vais engager tout de suite Jules et ses amis.

M. DE FLORIS.

Oui, mon enfant. Sur-tout n'oublie pas Auguste. Je serai charmé de le voir. Tous ses maîtres font son éloge ; et vous-mêmes vous m'en avez dit souvent du bien.

HÉLÈNE.

Il le mérite aussi, je vous assure. C'est un brave garçon, lui.

ALBERT.

Un mot encore, mon papa; resterons-nous dans le jardin?

M. DE FLORIS.

Comme tu voudras. Le tems est doux. Vous pouvez vous mettre sous le berceau, ou dans le petit pavillon.

SCÈNE IX.

M. DE FLORIS, HÉLÈNE.

M. DE FLORIS.

Ecoute, ma chère fille, ne quitte pas un moment ton frère : il peut avoir besoin de tes conseils.

HÉLÈNE.

Je crois que votre présence serait encore plus nécessaire que la mienne.

M. DE FLORIS.

Comment donc?

HÉLÈNE.

Par quelques mots qui viennent d'échapper à M. Auguste, je soupçonne que les coquins ont fait un complot pour escroquer l'argent du pauvre Albert.

M. DE FLORIS.

Tant mieux, s'il s'y trouve pris. Je laisserai venir ces filoux, et je me cacherai derrière le berceau, pour les observer. Mais toi, quand tu verrais clairement leurs friponneries, ne fais pas semblant de t'en apercevoir.

HÉLÈNE.

J'aurai bien de la peine à me contenir. Combien je souffrirai de voir mon frère devenir l'objet de leurs risées, et la dupe de sa confiance ?

M. DE FLORIS.

Il faut qu'il en soit désabusé par lui-même. J'obtiendrai plus aisément de lui qu'il soit à l'avenir plus attentif sur ses liaisons, et je le guérirai peut-être pour la vie de la funeste passion du

jeu, à laquelle il me paraît tout prêt à s'abandonner.

HÉLÈNE.

Comment peut-il avoir seulement la pensée de toucher des cartes ! Il devrait bien se connaître. Il est si crédule, qu'il ferait naître à tout le monde l'envie de le tromper; et si bouillant qu'il perdrait la tête au premier coup de malheur.

M. DE FLORIS.

Voilà en effet son caractère. Je ne te croyais pas tant de talent pour observer les hommes.

HÉLÈNE.

Il faut bien qu'on étudie ceux qu'on voudrait servir.

M. DE FLORIS.

Je vois que ces messieurs ne veulent pas perdre un moment. Il me semble déjà les entendre à la porte du jardin.

HÉLÈNE.

Oui, les voilà.

M. DE FLORIS.

Je me sauve à travers la charmille, et je reviendrai par un détour derrière le berceau.

SCENE X.

HÉLÈNE, *seule.*

Qu'il me tarde de savoir comment tout cela va tourner ! O mon frère ! ce moment va peut-être décider du bonheur de ta vie.

SCÈNE XI.

HÉLÈNE, ALBERT, JULES, AUGUSTE, RAOUL, VICTOR, CARAFFA.

JULES, *à Hélène.*

Je craignais, mademoiselle, que notre société pût vous importuner ; mais M. Albert a voulu....

ALBERT.

Comment l'importuner ? J'espère

bien que ma sœur nous tiendra compagnie.

HÉLÈNE.

De tout mon cœur, si ces messieurs veulent m'y recevoir.

VICTOR, *avec un air contraint.*

C'est beaucoup d'honneur pour nous.

CARAFFA, *bas à Jules.*

Voilà qui est fâcheux. Nous serons obligés par politesse, de jouer le jeu quelle voudra. Pourquoi venir ici ?

ALBERT.

Peut-être que nous aurons un de nos bons amis encore.

RAOUL.

Oui-dà ! Et qui donc ?

ALBERT.

Vous verrez. Il a une bonne bourse celui-là.

JULES, *à part.*

Ah ! tant mieux !

HÉLÈNE.

Nous resterons ici dans le jardin, si vous le trouvez bon.

AUGUSTE.

Sans doute, nous aurons le plaisir de nous promener.

RAOUL.

Est-ce que vous pensez à vous promener, vous ?

AUGUSTE.

Qu'aurais-je autrement à faire ?

VICTOR.

Et jouer ?

AUGUSTE.

Je ne sais pas le jeu ; et quand je le saurais, je n'ai pas d'argent à perdre.

CARAFFA.

Comme si l'on était sûr de perdre toujours !

AUGUSTE, *en le fixant.*

Oui, monsieur, sur-tout avec vous. Je vous crois beaucoup trop habile pour moi.

ALBERT.

Si je gagne, je vous promets de vous rendre votre argent.

JULES.

Et moi aussi.

RAOUL et VICTOR.

Nous de même.

AUGUSTE.

Vous m'offensez, messieurs. Perdre mon argent pour le reprendre, ou gagner le vôtre pour le garder, ce ne sont pas là de mes conditions; et s'il faut tous mutuellement se restituer la perte, ce n'est pas la peine de se mettre au jeu.

HÉLÈNE.

C'est bien pensé, M. Auguste.

AUGUSTE.

Ne vous mettez pas en peine de moi. Je vous verrai jouer, ou je me promenerai dans le jardin.

HÉLÈNE.

Mon papa ne peut pas avoir l'honneur

neur de vous recevoir. (*On voit éclater la joie sur leurs traits.*) Mais il m'a recommandé de vous bien accueillir. Mon frère, va faire préparer des rafraîchissemens; moi, je cours demander des cartes à Justine.

CARAFFA.

Ce n'est pas la peine, mademoiselle, j'ai des cartes sur moi.

ALBERT.

Comment, sur vous ?

CARAFFA.

Oui ; c'est mon livre de récréation.

HÉLÈNE.

Et des jetons, en avez-vous aussi ?

CARAFFA.

Je vous prierai de nous en procurer; à moins que nous ne jouions tout uniment notre argent.

JULES, *bas à Caraffa.*

Vous savez bien que je n'en ai pas. (*Haut.*) Non, non ; c'est le moyen de s'embrouiller toujours dans ses comptes.

Ainsi, mademoiselle, si vous voulez avoir cette bonté....

HÉLÈNE.

Il suffit; je vais chercher la bourse. Viens, mon frère. (*Albert sort avec Hélène, les autres entrent sous le berceau, excepté Auguste qui s'éloigne.*)

SCÈNE XII.

JULES, RAOUL, VICTOR, CARAFFA.

VICTOR.

Je suis fâché que nous fassions ici notre partie.

RAOUL.

Bon! n'avez-vous pas entendu que son père n'y est pas ?

CARAFFA.

Vous n'auriez pas dû accepter l'invitation, M. Jules.

JULES.

Ici ou chez moi, cela ne fait pas une grande différence.

RAOUL.

Et puis, lorsqu'Albert aura perdu, nous emporterons son butin, et nous irons jouer où nous voudrons.

VICTOR.

Peut-être viderons-nous aussi la bourse de la petite demoiselle.

CARAFFA.

C'est bien là mon compte. Mais soyez prudens. Nous mettrons d'abord les fiches à deux sols, et lorsque le jeu commencera à s'échauffer, nous les porterons à quatre.

JULES.

Vous savez bien ce que vous m'avez promis.

CARAFFA.

Soyez tranquille. Nous sommes d'honnêtes gens. Notre perte, entre nous, consistera en fiches, dont nous ne nous paierons pas la valeur les uns aux autres. Je vais arranger les cartes de manière que nous perdions quelque

chose dans les premiers tours pour les allécher.

JULES.

Mais vous m'avez mis à sec l'autre jour. Je n'ai plus que six sols dans ma bourse. Comment fournir mon enjeu ?

CARAFFA.

Vous ne devez rien jusqu'au compte ; et alors nous aurons assez de profit, si nous savons nous entendre.

VICTOR.

Je voudrais bien que l'ami d'Albert se hâtât de venir ; ce serait un oison de plus que nous aurions à plumer.

RAOUL.

Oui, je ne vois rien de si dupe que ces jeunes gens si instruits.

CARAFFA.

Je pense que nous ferions bien de commencer, pour qu'ils nous trouvent au jeu lorsqu'ils reviendront. (*Il tire des cartes de sa poche.*) Allons, je vais les arranger pour vous faire perdre. (*Il*

parcourt les cartes, et les dispose.) Tenez, vous allez voir. (*Il donne, une à une, deux cartes à Jules, Victor et Raoul.* (*A Jules.*) Etes-vous content ?

JULES.

Non, je demande une carte.

CARAFFA.

La voici.

JULES, *regardant la carte.*

Je crève.

CARAFFA, *à Victor.*

Et vous ?

VICTOR.

Une carte encore, mais bien petite.

CARAFFA.

Je vous la choisis, tenez.

VICTOR, *regardant la carte.*

Oui, pas mal. Je crève.

CARAFFA, *à Raoul.*

A votre tour de crever. Une carte n'est-ce pas ?

RAOUL.

Non, je m'y tiens.

CARAFFA.

Je m'y tiens aussi. Combien avez-vous ?

RAOUL.

Seize.

CARAFFA.

Et moi vingt. J'ai gagné. Il ne tenait qu'à moi de perdre, en faisant le contraire de ce que j'ai fait, et je veux le pratiquer aux deux premiers tours, pour affriander nos étourneaux. Je tiendrai la banque le premier.

JULES.

Mais, comment cela peut-il arriver ?

CARAFFA.

Vous m'avez assez payé votre école, pour que je vous montre mon sécret, je n'ai rien de caché pour mes amis, quand je tiens leur argent. Vous regagnerez avec d'autres ce que vous avez perdu avec moi, et partant quittes.

JULES.

Ah ! voyons, voyons.

CARAFFA.

Je cherche, en mêlant, à rassembler par-dessous les dix et les figures, et par-dessus les cartes basses de deux, trois, quatre, cinq. Je vous en donne avec subtilité une d'en haut et une d'en bas. Vous avez quinze ou seize. Vous en demanderez certainement un troisième, pour approcher de vingt et un. Eh bien! je vous en donne alors une forte de dessous, qui vous fait crever infailiblement.

JULES.

Mais pour séparer, en mêlant, les grosses des petites, vous les reconnaissez donc par derrière?

CARAFFA.

Voilà mon secret, et je vous l'apprendrai quand vous m'aurez payé le louis que vous me devez encore. La leçon est à grand marché. Demandez à ces messieurs, qui profitent si bien de mes instructions. Mais je vois la petite demoiselle qui revient. Remettons-nous à notre partie, sans qu'il y paraisse.

SCÈNE XIII.

HÉLÈNE, JULES, RAOUL, VICTOR, CARAFFA.

HÉLÈNE, *posant sur la table une boîte de jeu avec des cartes, des fiches et des jetons.*

Vous connaissez le prix du tems à ce qui me semble ; vous n'en voulez rien perdre.

CARAFFA.

C'est que je montrais à M. Jules un jeu nouveau pour lui.

JULES.

Vous êtes des nôtres, mademoiselle ? vous nous ferez cet honneur ?

HÉLÈNE.

Je ne sais pas encore si je connais le jeu que vous jouerez.

VICTOR.

C'est le vingt et un. Il est tout simple.

RAOUL.

Quand vous ne l'auriez jamais vu, vous en sauriez bientôt assez pour nous tenir tête.

HÉLÈNE.

Oh! je le sais un peu. Il serait peut-être plus sage de ne pas m'exposer avec d'habiles gens comme vous. Cependant si cela vous fait plaisir....

JULES.

Oh, oui! le plus grand qu'on puisse imaginer.

VICTOR.

Même quand vous nous gagneriez tout notre argent.

HÉLÈNE, *en souriant.*

C'est bien mon projet.

RAOUL, *avec un air hypocrite.*

Cela ne pourrait guère vous enrichir, car nous jouons petit jeu.

JULES, *d'un ton d'impatience.*

Eh bien! à quoi vous amusez-vous? Le tems se perd à causer.

CARAFFA.

Il faut attendre M. Albert. Il est juste qu'il s'amuse : c'est lui qui nous reçoit.

SCÈNE XIV.

HÉLÈNE, ALBERT, JULES, VICTOR, RAOUL, CARAFFA.

ALBERT, *de loin.*

Me voici, me voici! On va vous apporter des rafraîchissemens.

JULES, *allant au-devant d'Albert.*

Venez, venez. Nous n'attendions que vous.

ALBERT.

Ah! je vous remercie.

VICTOR.

Faisons le partage des fiches. Combien à chacun?

RAOUL.

Nous sommes six. Chacun en aura

vingt, et dix jetons, qui en vaudront cent.

JULES.

Mais combien la fiche ?

CARAFFA.

C'est à mademoiselle d'y mettre le prix.

HÉLÈNE.

Je tiens votre jeu ordinaire.

ALBERT.

Nous jouâmes deux sols la fiche la dernière fois.

HÉLÈNE.

Eh bien ! qu'à cela ne tienne. La fiche à deux sols.

JULES, *à Victor.*

As-tu fini de compter ?

VICTOR.

Oui, voilà qui est fait. (*Le jeu commence. Caraffa prend la main, Victor et Raoul après lui. Ils disposent si bien les cartes, que la perte est toute entière de eur côté et de celui de Jules.*)

HÉLÈNE.

Hé, hé ! si cela continue, j'aurai bientôt accompli ma prophétie.

CARAFFA.

Tant que nous ne jouerons que deux sols la fiche, vous ne nous aurez pas ruinés de long-tems.

VICTOR.

Il n'y a qu'à la mettre à quatre sols.

ALBERT.

Je le veux bien. J'ai une bourse qui n'est pas facile à tarir. (*Il tire sa bourse et fait sonner son argent. Raoul et Victor se regardent avec un sourire. Caraffa lorgne la bourse en dessous, et Jules la considère avec avidité.*)

HÉLÈNE.

Je peux bien risquer autant que mon frère, peut-être.

CARAFFA.

En ce cas, il faut payer d'abord nos dettes, et reprendre ensuite de nouveau notre premier enjeu, pour qu'il n'y

n'y ait pas d'embrouillamini. Voyons. (*Il compte ses jetons et ses fiches.*) Je perds six fiches et un jeton : trente-deux sols ; les voilà.

RAOUL.

J'ai tous mes jetons : il ne me reste que deux fiches. C'est dix-huit que j'ai perdues. Voilà mes trente-six sols.

VICTOR.

Je suis le plus maltraité. J'ai perdu quatre fiches et trois jetons. Les trois jetons trois livres, les quatre fiches huit sols, en tout trois livres huit sols, que voici.

ALBERT.

Et vous, M. Jules ?

JULES.

Je suis le moins malheureux. Je perds seulement quinze fiches. C'est trente sols. En voici six. Je changerai six francs à la fin du jeu pour vous payer les vingt-quatre sols qui restent.

HÉLÈNE.

Non, vous me devrez tout. Je me

charge de votre dette, et voilà vos quinze fiches. Voyons ce que je gagne de plus. Voici mon enjeu. Il me reste trois fiches et trois jetons. M. Victor me donnera trois livres six sols, et voilà bien trois jetons et trois fiches que je lui rends. Pour les deux sols de surplus, mon frère lui donnera une fiche; il en donnera aussi dix-huit à M. Raoul pour ses trente-six sols. Albert, il doit te rester encore six fiches et un jeton que perd M. Caraffa; prends ces trente-deux sols. Cela fait-il ton compte?

ALBERT, *comptant.*

Oui, tout juste.

HÉLÈNE.

Ainsi tu gagnes trois livres dix sols, et moi quatre livres seize, en y comprenant la dette de M. Jules. Il est assez drôle que nous soyons les seuls à gagner. Ce n'est pas trop bien recevoir ses visites.

RAOUL.

Oh! je perds toujours, moi.

JULES.

Ainsi les fiches sont maintenant à quatre sols.

ALBERT.

C'est entendu.

CARAFFA, *prenant et mêlant les cartes.*

Allons, je vais recommencer la banque.

SCÈNE XV.

M. DE FLORIS, HÉLÈNE, ALBERT, JULES, VICTOR, RAOUL, CARAFFA, AUGUSTE, *qui survient dans le cours de la scène.*

(*A l'aspect de M. de Floris, Jules, Victor, Raoul et Caraffa se lèvent, se regardent tout étonnés, et rougissent.*)

M. DE FLORIS.

Ne vous dérangez pas, messieurs, je vous prie. Albert, fais asseoir tes amis.

ALBERT.

Remettez-vous donc, s'il vous plaît.

Mon papa ne vient point pour troubler nos plaisirs. Je vous disais bien que j'attendais un de mes bons amis. Je n'aurais qu'à lui dire un mot pour le faire jouer avec nous. N'est-il pas vrai, mon papa ?

HÉLÈNE.

Oh oui ! Nous serions bien charmés de vous gagner votre bourse, qui vaut mieux que la nôtre. Je suis sûre que ces messieurs s'en feraient honneur et plaisir.

M. DE FLORIS.

Vous savez qu'il n'est pas dans mon caractère de vous refuser. Mais avant tout, que chacun reprenne sa place. (*Les joueurs sont si troublés, qu'ils perdent toute contenance, et laissent éclater sur leur visage une profonde consternation. Ils veulent reprendre leur chapeau pour se retirer ; M. de Floris les retient.*)

M. DE FLORIS.

Est-ce que vous craignez, messieurs, de jouer avec moi ? J'ose vous répondre

que je ne suis pas un escroc. (*Ils s'asseyent enfin.*) (*A Caraffa.*) C'était à vous, monsieur, de donner les cartes, lorsque je suis entré. Continuez, je vous prie ; mais voyons d'abord si le jeu est complet. (*Caraffa veut laisser tomber les cartes, M. de Floris les saisit et les parcourt.*) Il est assez singulier que les figures se trouvent toutes ensemble. Hélène, pourquoi donner des cartes si crasseuses ? fais-moi passer celles qui sont là dans la boîte.

HÉLÈNE.

Ce n'est pas ma faute, mon papa. Monsieur (*en montrant Caraffa*) en avait apporté dans sa poche ; et le jeu était commencé quand je suis revenue.

M. DE FLORIS, *à Auguste, qui s'avance.*

Ah ! vous voilà, M. Auguste ; je suis enchanté de vous voir. Mais est-ce que vous ne jouez pas ?

AUGUSTE.

Non, monsieur ; permettez-moi de

n'être que simple spectateur. Vous savez que je n'ai rien à risquer.

M. DE FLORIS.

Je vous loue de votre prudence. (*A. Caraffa.*) Tenez, monsieur, voici des cartes plus propres. ( )*Caraffa les prend d'une main tremblante.*) A quoi jouez-vous ?

ALBERT.

Au vingt et un.

M. DE FLORIS.

Et combien la fiche ?

HÉLÈNE.

Quatre sols. Voilà vingt fiches et dix jetons pour un louis.

M. DE FLORIS.

Un louis ? Y pensez-vous ? Mais soit, pourvu que tout le monde ait de quoi payer. Allons, messieurs, voyons vos bourses. M. Jules, vous êtes le plus près de moi, commençons par vous. (*Jules pâlit.*) Qu'avez-vous donc, mon ami ? Est-ce que vous vous trouvez mal ?

JULES, *tremblant.*

Ou-i, mon-sieur, per-mettez que je.. (*Raoul et Victor rougissent et suent à grosses gouttes. Caraffa mord ses lèvres, et baisse les yeux.*)

M. DE FLORIS.

Que vois-je? L'un pâlit et bégaie, les autres sont tout en sueur; et vous, monsieur, (*à Caraffa*) vous semblez vous déconcerter?

ALBERT *surpris.*

Que leur arrive-t-il donc à tous à la fois?

M. DE FLORIS.

Je vois qu'il est tems de te l'expliquer. Tu vois, mon fils, les effets d'une conscience criminelle. Heureusement qu'elle n'est pas encore assez dépravée pour se cacher sous un front d'airain, et prendre les traits de l'innocence.

ALBERT.

Que dites-vous, mon papa? Vous vous trompez, je vous assure. C'est ma sœur et moi qui gagnions.

CARAFFA, *qui reprend un peu courage.*

Est-ce que nous ne vous avons pas tous honnêtement payé, à l'exception de M. Jules ?

JULES.

Oui, parce que vous m'avez gagné tout mon argent par vos escroqueries.

M. DE FLORIS.

Je m'attendais bien qu'ils se démasqueraient eux-mêmes. Rien de si lâche que les fripons. Vois, mon fils, à quelle bande de voleurs tu allais te livrer.

ALBERT.

Non, mon papa, jamais je ne pourrai le croire.

M. DE FLORIS.

Eh bien ! parlez, M. Jules, vous me paraissez le moins endurci. N'y avait-il pas un complot entre vous pour escroquer mes enfans ?

JULES.

Oui, monsieur, il est vrai ; mais on m'y a fait entrer malgré moi. Je ne

voulais que ravoir ce que j'ai perdu. Oh ! si vous saviez tout ce que ce maudit étranger m'a gagné !

M. DE FLORIS.

Vous avez mérité de le perdre en le risquant. (*A Caraffa.*) Restez là, monsieur. (*A Raoul et à Victor.*) Et vous, petits scélérats, sortez de ma présence. Peut-être qu'il est tems encore de vous arracher du vice. Je vais, dès ce soir, en instruire vos malheureux parens.

RAOUL ET VICTOR, *tombant à genoux.*

O monsieur ! pardonnez-nous pour cette fois, je vous en conjure. Nous ne remettrons jamais le pied dans votre maison.

M. DE FLORIS.

C'est bien comme je l'entends. Mais il ne suffit pas que mes enfans soient à l'abri de votre scélératesse, je dois le même service à tous les pères. Quelle perversité ! A votre âge, être non seulement des joueurs, mais de vils escrocs, les plus méprisables des hom-

mes ! Je veux bien encore, par pitié de votre jeunesse, et sur l'espoir d'une meilleure conduite, ne découvrir votre bassesse qu'à vos parens ; mais s'il me revient que vous continuyez ce détestable métier, j'affiche votre infamie à toutes les maisons de la ville. Allez, hâtez-vous, et que je ne vous retrouve jamais devant moi : vous m'inspirez trop d'horreur. (*Raoul et Victor se retirent muets et confondus.*)

SCÈNE XVI.

M. DE FLORIS, HÉLÈNE, ALBERT, JULES, AUGUSTE, CARAFFA.

M. DE FLORIS, *à Caraffa.*

Et vous, monsieur, qu'est-ce donc que vous avez gagné à ce jeune imprudent ?

AUGUSTE.

Rien que sa montre, ses boucles, et la garniture de boutons d'argent de son habit.

M. DE FLORIS.

Est-il vrai ?

CARAFFA, *les yeux baissés, et en balbutiant.*

Oui, monsieur.

M. DE FLORIS.

Je sais comme vous les avez gagnés. Mais n'importe ; M. Jules les a perdus, et l'a bien mérité. Il faut y mettre un prix, et les rendre tout-à-l'heure.

JULES.

Hélas ! monsieur, je n'ai pas de quoi les retirer de ses mains. Je lui dois encore un louis, que je n'étais pas en état de payer.

ALBERT.

O mon papa ! si tout ce que j'ai dans ma bourse pouvait y suffire ! Tenez, il y a plus de cinq louis d'or ; prenez-les tous pour tirer mon ami d'embarras.

M. DE FLORIS, *attendri, prend la bourse.*

Oui, oui, mon cher fils.

JULES.

Quoi ! M. Albert....

ALBERT.

Nous sommes voisins, nous aurons bien le tems de nous arranger ensemble. Vous me paierez de vos économies. Ne songeons qu'au plus pressé. (*Caraffa rend à Jules ses effets.*)

M. DE FLORIS, *à Jules.*

Tout vous est-il rendu ?

JULES.

Oui, je les tiens. Ils vont me sauver de la fureur de mon père. Oh ! je ne les risquerai de ma vie.

M. DE FLORIS, *à Caraffa, en lui montrant la bourse.*

En voilà le prix, monsieur, il est à vous. Je vais le remettre au magistrat pour servir à vous faire conduire hors du royaume. Vous y êtes venu porter le désordre et la corruption ; il vous vomit de son sein. Vous y avez déshonoré votre patrie ; il vous rend à elle

pour

pour exercer sur vous sa juste vengeance. Vous ne rapporterez à ses yeux que la note de votre infamie. Eloignez-vous de quelques pas. Votre présence souille nos regards. (*Caraffa se détourne, en pleurant de rage.*)

JULES, *se jetant aux genoux de M. de Floris.*

O monsieur ! de quel abîme vous me retirez ! Eh ! sans vous, que serais-je devenu ? Chassé de la maison de mon père, et peut-être un jour flétri publiquement pour mes vices, je vous dois le repos, la vie, l'honneur. (*Il se relève et saute au cou d'Albert.*) Et vous, généreux Albert, vous que j'allais....

ALBERT.

Oubliez-le comme moi, et soyez heureux.

AUGUSTE.

Je dois rendre cette justice à M. Jules, qu'il a bien souffert pour se laisser entraîner dans le complot.

M. DE FLORIS, *à Jules.*

Eh bien ! vous pouvez continuer de voir mon fils ; mais après ce qu'il a fait pour vous, je vous regarderais comme le dernier des hommes, si vous ne vous rendiez digne d'être son ami.

JULES.

Oui, je veux le devenir pour toujours.

HÉLÈNE.

O mon papa, comme vous êtes terrible envers les méchans !

M. DE FLORIS.

Autant que je suis passionné pour les gens de bien. M. Auguste, je suis pénétré d'amitié pour vous, d'après ce qu'on m'a dit de votre réserve et de votre droiture. Vous pouvez, par vos nobles exemples, assurer le bonheur de mon fils. Je ne vous proposerais pas de récompense plus digne de vous que cette douce satisfaction, si je n'avais en même tems à satisfaire ma recon-

naissance. Soyez tranquille sur votre sort.

AUGUSTE, *lui baisant la main.*

O monsieur ! je n'avais besoin que de votre estime.

M. DE FLORIS.

Vous voyez, mes enfans, les suites exécrables de la passion du jeu.

ALBERT.

O mon Dieu ! j'en frémirai toute ma vie.

M. DE FLORIS.

Tu vois aussi combien il faut être circonspect dans le choix de ses amis.

ALBERT.

Oh oui, mon papa ! et je sentirai sur-tout combien il est heureux d'en avoir un dans son père.

---

manquerait plus qu'une histoire, tandis que je le mange. Si vous vouliez m'en conter une, la plus jolie que vous saurez ?

M. DE GERSEUIL.

Je le veux bien, mon fils. Ton gâteau me rappelle une histoire où il y en a trois.

PAULIN.

Un, deux, trois gâteaux! L'eau m'en vient à la bouche. Comme cela doit faire une histoire friande! Oh! contez, contez-moi, je vous prie.

M. DE GERSEUIL.

Viens t'asseoir à mon côté. Bon. Mets-toi bien à ton aise pour m'entendre.

PAULIN.

Me voici tout prêt. Je vous écoute de mes deux oreilles.

M. DE GERSEUIL.

Les trois gâteaux.

Il y avait un enfant de ton âge qui

s'appelait Henri. Son papa et sa maman l'envoyèrent à l'école. Henri était un fort joli petit garçon, et il aimait ses livres plus encore que ses joujoux. Il fut un jour le premier de la classe. Sa maman en fut instruite. Elle y rêva toute la nuit de plaisir; et le lendemain s'étant levée de bonne heure, elle appela sa cuisinière et lui dit : Marianne, il faut faire un gâteau pour Henri, puisqu'il a si bien récité ses leçons. Marianne répondit : Oui, madame, de tout mon cœur; et aussitôt elle se mit à paîtrir un gâteau de fleur de farine choisie. Il était fort grand, grand comme tout mon chapeau rabattu. Marianne l'avait rempli d'amandes, de pistaches, de fleur d'orange, de tranches de citrons confits. Elle avait glacé le dessus avec du sucre; en sorte qu'il était blanc et uni comme de la neige. Le gâteau ne fut pas plutôt cuit, que Marianne le porta elle-même à l'école. Lorsque le petit Henri l'aperçut, il sauta autour de lui, en frappant dans ses mains. Il

M. DE GERSEUIL.

Voici un tronc d'arbre renversé qui nous en servirait, si nous en avions besoin; mais tu peux bien manger tes cerises dans le panier.

PAULIN.

A la bonne heure; mais il nous manque des chaises.

M. DE GERSEUIL.

Et ce banc de gazon, le comptes-tu pour rien? Vois comme il est couvert de jolies fleurs. Nous allons nous y asseoir, à moins que tu n'aimes mieux t'étendre sur le tapis.

PAULIN.

Le tapis, mon papa? Vous savez bien qu'il est encore cloué dans le salon.

M. DE GERSEUIL.

Il est vrai. Il y a un tapis dans le salon. Mais il y en a aussi un ici.

PAULIN.

Où donc est-il? Je ne le vois pas.

n'eut pas la patience d'attendre qu'on lui donnât un couteau pour le couper; il se mit à le ronger à belles dents, comme un petit chien. Il en mangea jusqu'à ce que la cloche sonnât l'heure de l'étude; et lorsque l'heure de l'étude fut finie, il se remit à en manger. Il en mangea encore le soir jusqu'à l'heure de se mettre au lit. Un de ses camarades m'a même assuré qu'Henri, en se couchant, mit le gâteau sous son chevet, et qu'il se réveilla plusieurs fois la nuit pour le grignoter. J'ai bien quelque peine à le croire; mais il est très-sûr au moins que le lendemain, au point du jour, il recommença de plus belle, et qu'il continua de ce train toute la matinée, jusqu'à ce qu'il ne restât pas une seule miette de tout ce grand gâteau. L'heure du dîner arriva; Henri n'avait plus d'appétit, et il voyait, avec jalousie, le plaisir que prenaient les autres enfans à faire ce repas. Ce fut bien pis encore à l'heure de la récréation. On venait lui proposer des parties de boule,

de paume, de volant : il n'avait pas envie de jouer, et ses compagnons jouèrent sans lui, quoiqu'il en crévât de dépit. Il ne pouvait plus se soutenir sur ses jambes ; il s'assit dans un coin d'un air boudeur, et tout le monde disait : Je ne sais ce qui est arrivé à ce pauvre Henri. Lui qui était si gaillard, qui aimait tant à courir et à sauter, voyez comme il est triste, pâle, abattu ! Le Principal vint lui-même, et fut très-inquiet en le voyant. Il eut beau le questionner sur la cause de son mal, Henri ne voulut point l'avouer. Heureusement on découvrit que sa maman lui avait envoyé un grand gâteau, qu'il s'était dépêché de le manger, et que tout le mal venait de sa gourmandise. On envoya aussitôt chercher le médecin, qui lui fit avaler je ne sais combien de drogues plus amères les unes que les autres. Le pauvre Henri les trouvait bien mauvaises ; mais il fut obligé de les prendre, de peur de mourir : ce qui lui serait infailliblement

arrivé. Au bout de quelques jours de remèdes, et d'un régime très-rigoureux, sa santé se rétablit enfin ; mais sa maman protesta qu'elle ne lui enverrait plus de gâteaux.

PAULIN.

Il ne méritait plus d'en sentir seulement la fumée. Mais, mon papa, ne voilà qu'un gâteau, et vous me disiez qu'il y en avait trois dans votre histoire.

M. DE GERSEUIL.

Patience, mon ami, voici le second.

Il y avait dans la pension d'Henri, un autre enfant qui s'appelait François. François avait écrit à sa maman une lettre fort jolie, où il n'y avait pas une seule rature. Sa maman, en récompense, lui envoya aussi le dimanche suivant un gâteau. François se dit en lui-même : Je ne veux pas me rendre malade comme ce goulu d'Henri. Je ferai durer mon plaisir plus long-tems. Il prit le gâteau, qu'il eut beaucoup de

peine à porter, et il alla l'enfermer dans son armoire. Tous les jours, pendant les heures de récréation, il s'esquivait adroitement d'entre ses camarades, montait sur la pointe du pied dans sa chambre, coupait un morceau de son gâteau, et renfermait le reste à double tour. Il continua de même jusqu'au bout de la semaine, et le gâteau n'en était encore qu'à moitié, tant il était grand ! Mais qu'arriva-t-il ? A la fin le gâteau se dessécha et se moisit ; les fourmis trouvèrent aussi le moyen de s'y glisser pour en avoir leur part ; en sorte que bientôt il ne valut plus rien du tout ; et François fut obligé de le jeter en pleurant de regret ; mais personne n'en fut fâché pour lui.

PAULIN.

Ni moi non plus. Comment ! garder un gâteau pendant huit jours, sans en donner un morceau à ses amis ! Fi, que c'est vilain ! Mais, voyons le troisième, je vous prie, mon papa.

M.

M. DE GERSEUIL.

Il y avait encore dans la même pension un enfant dont le nom était Gratien. Sa maman lui envoya un jour un gâteau, parce qu'il aimait beaucoup sa maman, et que sa maman l'aimait encore davantage. Aussitôt que la pâtisserie fut arrivée, Gratien dit à ses camarades : Venez voir ce que m'envoie maman, il faut tous en manger. Ils ne se le firent pas répéter deux fois, et ils coururent autour du gâteau, comme tu vois les abeilles voltiger autour de cette fleur qui vient d'éclore. Gratien s'était muni d'un couteau. Il coupa une partie du gâteau en autant de portions qu'il y avait de ses petits amis. Ensuite il les fit ranger en cercle pour n'oublier personne ; et ayant commencé par celui qui était le plus près de lui, il fit le tour du cercle en distribuant à chacun sa portion, avec un mot d'amitié, jusqu'à ce qu'il fût revenu à celui qu'il avait servi le premier. Gratien alors prit le

reste, et dit : Voici ma portion à moi, je la mangerai demain. Il alla jouer, et tous les autres s'empressèrent de jouer avec lui à tous les jeux qu'il voulut choisir.

Un quart-d'heure après, il vint dans la cour un vieux pauvre avec son violon. Il avait une longue barbe toute blanche; et comme il était aveugle, il se faisait conduire par un petit chien qu'il tenait au bout d'une longue corde. Le petit chien le menait avec beaucoup d'adresse; et quand il voyait du monde, il secouait la sonnette pendue à son cou, pour avertir les passans de ne pas faire de mal à son maître. Lorsque le vieux aveugle se fut assis sur une pierre, et qu'il eut entendu les enfans autour de lui, il leur dit : Mes petits messieurs, si vous voulez, je vais vous jouer les plus jolis airs que je sais. Les enfans ne demandaient pas mieux. Le vieillard accorda son violon, et il leur joua des airs de sarabandes, et de toutes les chansons nouvelles de l'ancien tems. Gratien s'a-

perçut que tandis qu'il jouait les airs les plus gais, une grosse larme tombait le long de ses joues ; et il lui dit : Bon vieillard, pourquoi pleures-tu ? Le vieillard lui répondit : Parce que j'ai bien faim. Je n'ai personne dans le monde qui nous donne à manger, à mon chien ni à moi. Si je pouvais travailler pour nous faire vivre tous deux ! mais j'ai perdu mes yeux et mes forces. Hélas ! j'ai travaillé jusqu'à ma vieillesse, et aujourd'hui je n'ai pas de pain. Gratien pleurait comme le vieillard. Il s'en alla sans rien dire, et courut chercher le reste du gâteau qu'il avait gardé pour lui : puis il revint tout joyeux, en criant de loin : Tiens, bon vieillard, voici du gâteau. Le vieillard dit, en ouvrant les bras : Où est-il ? car je suis aveugle, je ne peux pas le voir. Gratien lui mit le gâteau dans la main, et le pauvre aveugle posa son violon à terre, essuya ses yeux et se mit à manger. A chaque morceau qu'il portait à sa bouche, il en réservait pour le petit chien fidèle qui ve-

nait dîner dans sa main. Et Gratien, debout à son côté, souriait de plaisir.

PAULIN.

Ah, Gratien! le bon Gratien! mon papa, donnez-moi votre couteau, je vous prie.

M. DE GERSEUIL.

Le voici. Qu'en veux-tu faire?

PAULIN.

Je n'ai fait qu'écorner un peu mon gâteau, tant j'avais de plaisir à vous écouter. Je vais couper ce que j'ai mordu. Tenez, voyez comme il est propre! J'aurai bien assez de ces rognures avec les cerises pour mon déjeûner. Et le premier pauvre que nous trouverons en retournant au logis, je lui donnerai le reste de mon gâteau, même quand il n'aurait pas de violon.

FI ! LE VILAIN CHARMANT !

CLAUDINE.

Lucette, as-tu vu le nouveau chien de ma sœur ?

LUCETTE.

Non, pas encore, ma chère amie.

CLAUDINE.

Je te plains. C'est bien la plus drôle petite bête qu'il y ait au monde.

LUCETTE.

Est-il vrai ? Comment s'appelle-t-il ?

CLAUDINE.

Charmant.

LUCETTE.

Voilà déjà un nom bien joli.

CLAUDINE.

Oh ! il est encore plus charmant que son nom.

LUCETTE.

Et qu'a-t-il donc de si drôle ?

CLAUDINE.

D'abord, il n'est pas plus gros que mon poing.

LUCETTE.

Je les aime bien de cette petite espèce.

CLAUDINE.

Et puis on ne sait pour qui le prendre, si c'est une levrette ou un épagneul.

LUCETTE.

Voilà qui est plaisant.

CLAUDINE.

Si tu voyais donc sa grosse queue qui fait le bouquet, ses oreilles qui pendent jusqu'à terre, ses longues soies qui viennent se chiffonner sur ses yeux et sur son museau, et la chienne de physionomie qui perce là-dessous ! Il est à croquer.

LUCETTE.

Et de quelle couleur est-il, Claudine?

CLAUDINE.

Café au lait tendre.

LUCETTE.

Bon ! c'est la couleur de ce que j'aime le mieux pour mon déjeûner. Je n'en ai pas tous les jours. On ne me donne le plus souvent que du lait.

CLAUDINE.

Tout sec ?

LUCETTE.

Hélas ! oui. Mais revenons à Charmant.

CLAUDINE.

Il fait plus de tours qu'un Scaramouche. Il donne la patte, et il distingue à merveille la droite de la gauche. Lorsqu'on lui jette un gant, il va le rapporter à la personne sans se tromper jamais.

LUCETTE.

Que me dis-tu ?

CLAUDINE.

Ensuite il fait comme s'il était mort. Il se couche tout de son long ; et il ne se relève pas qu'on ne lui ait fait signe de la main. On n'a qu'à lui mettre un petit balai entre les pattes, il monte la garde comme une sentinelle, et il danse un menuet aussi bien que M. Rigaudon.

LUCETTE.

Vraiment, voilà un chien fort bien appris. Mais, Claudine, est-il aussi bien doux et bien tranquille, et ne fait-il mal à personne !

CLAUDINE.

Oh ! c'est une autre affaire. Lorsqu'il vient un étranger dans la maison, il se met à japer contre lui comme un fou ; et l'on a bien de la peine à l'empêcher de se jeter à travers ses jambes pour le mordre.

LUCETTE.

C'est bon pour la nuit ; et, encore si c'était à lui de garder la maison.

CLAUDINE.

Il s'avise aussi quelquefois d'aller mordre le vieux chien de mon papa, sans que celui-ci lui ait fait de mal; et il ne lui voit rien manger, qu'il n'aille de jalousie, lui arracher les morceaux de la gueule. Heureusement que Médor est un bon enfant.

LUCETTE.

Comment, Claudine, voilà ce qu'il fait ?

CLAUDINE.

Vraiment oui.

LUCETTE.

Et tu l'appelles Charmant ?

CLAUDINE.

Il est si drôle et si gentil !

LUCETTE.

Va, Claudine, je n'en voudrais pas avec sa gentillesse et ses espiégleries. Mon papa dit qu'on est toujours laid, lorsqu'on a un mauvais cœur. Fi ! le vilain Charmant !

PAPILLON,

JOLI PAPILLON.

Papillon, joli papillon ! viens te poser sur cette fleur que je tiens dans ma main.

Où vas-tu, petit étourdi ? Ne vois-tu pas cet oiseau gourmand qui te guette ? Il vient d'aiguiser son bec, et il l'ouvre déjà tout prêt à t'avaler. Viens, viens ici ; il aura peur de moi, et il n'osera t'approcher.

Papillon, joli papillon ! viens te poser sur cette fleur que je tiens dans ma main.

Je ne veux point t'arracher les aîles, ni te tourmenter : non, non, tu es petit et faible, ainsi que moi. Je ne veux que te voir de plus près ; je veux voir ta petite tête, ton long corsage et tes grandes aîles bigarrées de mille et mille couleurs.

Papillon, joli papillon! viens te poser sur cette fleur que je tiens dans ma main.

Je ne te garderai pas long-tems, je sais que tu n'as pas long-tems à vivre. A la fin de cet été tu ne seras plus, et moi je n'aurai alors que six ans.

Papillon, joli papillon! viens te poser sur cette fleur que je tiens dans ma main. Tu n'as pas un moment à perdre pour jouir de la vie : tu pourras prendre ta nourriture tandis que je te regarderai.

LE SOLEIL
ET LA LUNE.

La charmante soirée! Viens, Antonin, disait M. de Verteuil à son fils. Regarde; le soleil est prêt à se coucher. Comme il est beau! nous pouvons l'envisager maintenant. Il n'est pas si éblouissant qu'à l'heure de diner, lorsqu'il était au plus haut de sa course. Comme les nuages sont beaux aussi autour de lui! ils sont de couleur de soufre, de couleur d'écarlate et de couleur d'or! Mais vois-tu avec quelle vîtesse il descend! Déjà nous ne pouvous plus en voir que la moitié. Nous ne le voyons plus du tout. Adieu, soleil, jusqu'à demain au matin.

A présent, Antonin, tourne les yeux de l'autre côté. Qu'est-ce qui brille ainsi derrière les arbres? Est-ce un feu? Non; c'est la lune. Elle est bien grande.

grande. Et comme elle est rouge! On dirait qu'elle est pleine de sang. Elle est toute ronde aujourd'hui, parce que c'est pleine lune. Elle ne sera pas si ronde demain au soir. Elle perdra encore un morceau après - demain, un autre morceau le jour suivant, et toujours de plus en plus, jusqu'à ce qu'elle devienne comme ton arc ; alors on ne la verra plus qu'à l'heure où tu seras au lit, et de jour en jour, elle deviendra encore plus petite, jusqu'à ce qu'on ne la voye plus du tout au bout de quinze jours.

Ce sera ensuite nouvelle lune, et tu la verras dans l'après - midi. Elle sera d'abord bien petite ; mais elle deviendra chaque jour plus grande et plus ronde, jusqu'à ce qu'au bout de quinze autres jours, elle soit tout-à-fait pleine comme aujourd'hui ; et tu la verras encore se lever derrière les arbres.

ANTONIN.

Mais, mon papa, comment le soleil

et la lune se tiennent-ils tout seuls en l'air ? Je crains toujours qu'ils ne me tombent sur la tête.

M. DE VERTEUIL.

Tranquillise-toi, mon fils, il n'y a pas de danger. Je t'expliquerai un jour ce qui t'embarrasse, lorsque tu seras plus en état de m'entendre. Ecoute, en attendant, ce que l'un et l'autre t'adressent par ma bouche.

Le soleil dit d'une voix éclatante : Je suis le roi du jour. Je me lève dans l'orient, et l'aurore me précède pour annoncer à la terre mon arrivée. Je frappe à ta fenêtre avec un rayon d'or, pour t'avertir de ma présence, et je te dis : Paresseux, lève-toi. Je ne brille pas pour que tu restes enseveli dans le sommeil. Je brille pour que tu te lèves et que tu travailles.

Je suis le grand voyageur. Je marche comme un géant à travers toute l'étendue des cieux. Jamais je ne m'arrête, et je ne suis jamais fatigué.

J'ai sur ma tête une couronne de rayons étincelans que je disperse sur tout l'univers, et tout ce qu'ils frappent brille d'éclat et de beauté.

Je donne la chaleur aussi bien que la lumière. C'est moi qui mûris les fruits et les moissons. Si je cessais de régner sur la nature, rien ne croîtrait dans son sein, et les pauvres humains mourraient de faim et de désespoir dans l'horreur des ténèbres.

Je suis très-haut dans les cieux, plus haut que les montagnes et les nuages. Je n'aurais qu'à m'abaisser un peu plus vers la terre, mes feux la dévoreraient dans un instant, comme la flamme dévore la paille légère qu'on jette sur un brasier.

Depuis combien de siècles je fais la joie de l'univers ! Il y a six ans qu'Antonin ne vivait pas encore. Antonin n'était pas au monde ; mais le soleil y était. J'y étais, lorsque ton papa et ta maman ont reçu la vie, et bien des

milliers d'années encore auparavant : cependant je n'ai pas vieilli.

Quelquefois je dépose ma couronne éclatante, et j'enveloppe ma tête de nuages argentés ; alors tu peux soutenir mes regards ; mais lorsque je dissipe les nuages pour briller dans toute ma splendeur du midi, tu n'oserais porter sur moi la vue ; j'éblouirais tes yeux, je t'aveuglerais. Je n'ai permis qu'au seul roi des oiseaux de contempler, d'un œil immobile, tout l'éclat de ma gloire.

L'aigle s'élançant de la cime des plus hautes montagnes, vole vers moi d'une aîle vigoureuse, et se perd dans mes rayons en m'apportant son hommage. L'alouette, suspendue au milieu des airs, chante, à ma rencontre, ses plus douces chansons, et réveille les oiseaux endormis sous la feuillée. Le coq resté sur la terre, y proclame mon retour d'une voix perçante ; mais la chouette et le hibou fuient à mon aspect, en poussant des cris plaintifs, et

vont se réfugier sous les ruines de ces tours orgueilleuses que j'ai vu s'élever fièrement, dominer pendant des siècles sur les campagnes, et s'écrouler ensuite sous le poids d'une longue vieillesse.

Mon empire n'est pas borné, comme celui des rois de la terre, à quelques parties du monde. Le monde entier est mon empire. Je suis la plus belle et la plus glorieuse créature qu'on puisse voir dans l'univers.

La lune dit d'une voix tendre : Je suis la reine de la nuit. J'envoie mes doux rayons pour te donner de la lumière, lorsque le soleil n'éclaire plus la terre.

Tu peux toujours me regarder sans péril ; car je ne suis jamais assez resplendissante pour t'éblouir et je ne te brûle jamais. Je laisse même briller dans l'herbe les petits vers luisans, à qui le soleil dérobe impitoyablement leur éclat.

Les étoiles brillent autour de moi, mais je suis plus lumineuse que les étoiles, et je parais dans leur foule

comme une grosse perle entourée de plusieurs petits diamans étincelans.

Lorsque tu es endormi, je me glisse sur un rayon d'argent, à travers tes rideaux, et je te dis : Dors, mon petit ami, tu es fatigué. Je ne troublerai point ton sommeil.

Le rossignol chante pour moi, celui qui chante le mieux de tous les oiseaux. Perché sur un buisson, il remplit la forêt de ses accens aussi doux que ma lumière, tandis que la rosée descend légèrement sur les fleurs, et que tout est calme et silencieux dans mon empire.

LE ROSIER

A CENT FEUILLES

ET LE GENÊT D'ESPAGNE.

Qui veut me donner un petit arbre pour mon jardin ? disait un jour Frédéric à ses frères et à sa sœur.

(Leur papa leur avait cédé à chacun un petit coin de terre pour y travailler.)

Ce n'est pas moi, répondit Auguste ; ni moi, répondit Julien. C'est moi, c'est moi, répondit Joséphine. Quel est celui que tu veux ?

Un rosier ! s'écria Frédéric. Vois-tu le mien, le seul qui me reste ! il est tout jauni.

Viens-en choisir un toi-même, dit Joséphine. Elle conduisit son frère en petit carré qu'elle cultivait, et lui montrant un beau rosier : Tiens, Frédéric, tu n'as qu'à le prendre.

FRÉDÉRIC.

Comment ! tu n'en as que deux, et c'est le plus beau que tu me donnes ? Non, non, ma sœur : voici le plus petit : c'est précisément celui qu'il me faut.

JOSÉPHINE.

Quel plaisir aurais-je à te le donner ? il ne te produirait peut-être pas de fleurs cette année. L'autre en aura, j'en suis sûre : et je puis le voir aussi bien fleurir dans ton jardin que dans le mien.

Frédéric, transporté de joie, emporta le rosier ; et Joséphine le suivit, plus joyeuse encore que lui.

Le jardinier avait vu le trait d'amitié de la petite fille. Il courut tout de suite chercher un beau pied de genêt d'Espagne, et il le planta dans le jardin de Joséphine, à la place que venait de quitter son rosier.

Ceux qui ont un mauvais cœur, n'ont pas ordinairement un esprit bien soigneux. Lorsque le mois de Mai arriva,

les rosiers d'Auguste et de Julien, négligés dans leur culture, poussèrent à peine quelques fleurs, dont la plupart moururent dans le bouton. Celui de Frédéric, au contraire, cultivé par ses mains et par celles de Joséphine, porta les plus belles roses à cent feuilles de tout le pays. Aussi long-tems qu'il fleurit, Frédéric eut chaque jour une rose à donner à sa sœur pour mettre dans son sein, et une autre pour placer dans ses cheveux.

Le genêt d'Espagne fleurit aussi très-heureusement. On en respirait l'agréable parfum des deux extrémités du jardin. Il devint cette même année assez haut et assez épais pour que Joséphine y trouvât de l'ombrage dans la grande chaleur du jour. Son papa venait quelquefois l'y trouver et lui racontait des histoires, qui tantôt la faisaient rire aux éclats, et tantôt faisaient couler de ses yeux des larmes si douces, qu'elle se souriait à elle-même un moment après.

En voici une qu'il lui raconta un jour, en se rappelant sa générosité envers son frère, pour lui montrer que ce noble sentiment reçoit quelquefois récompense de la part de ceux qu'on oblige, sans compter le prix qu'on en trouve toujours au fond de son cœur.

LES BOUQUETS.

Le petit Gaspard sortit un jour avec Eugène, son voisin, pour aller cueillir des premières fleurs du printems. Ils avaient tous deux à la main leur déjeûner.

Il se présenta sur la route une pauvre femme, tenant entre ses bras un petit garçon qui paraissait mourir de faim.

Ah! mon cher monsieur, dit-elle à Gaspard, qui marchait le premier, donnez de grace à mon pauvre enfant un morceau de votre pain. Il n'a rien mangé depuis hier midi.

Oh! j'ai bien faim moi-même, répondit Gaspard, et il continua sa route en croquant son déjeûner.

Que fit Eugène? Il avait aussi bon appétit que son camarade; mais en voyant pleurer le petit malheureux, il

lui donna son pain, et il reçut en échange de la mère mille et mille bénédictions, que le bon Dieu entendit du haut des cieux.

Ce n'est pas tout. Le petit garçon fortifié par la nourriture qu'il venait de prendre, se mit à courir devant son bienfaiteur, le mena dans une prairie, et lui aida à cueillir des fleurs dont l'odeur suave le délassait de sa fatigue.

Eugène rentra au logis avec un énorme bouquet, derrière lequel toute sa tête pouvait se cacher. Gaspard, au contraire, n'en avait qu'un si petit, qu'il eut honte de le produire, et qu'il le jeta au pied d'une borne, après avoir perdu toute sa matinée à les cueillir.

Ils sortirent le lendemain dans le même projet. Cette fois-là un autre enfant fut de la partie. C'était le petit Valentin.

Après avoir fait quelques pas dans la prairie, Valentin s'aperçut qu'il avait perdu une boucle de ses souliers, et pria ses amis de l'aider à la chercher.

Gaspard

Gaspard répondit : Je n'ai pas le tems ; et il continua de courir. Eugène, au contraire, s'arrêta aussitôt pour obliger son ami. Il marchait çà et là courbé vers la terre, et tâtonnant dans l'épaisseur de l'herbe ; il eut enfin le bonheur de trouver ce qu'il cherchait, et ils commencèrent à l'envi à cueillir des fleurs,

Les plus belles que Valentin ramassa, il en fit présent à celui qui l'avait aidé dans sa peine, et il n'en donna aucune à celui qui avait refusé durement de le secourir. Eugène eut encore ce jour là un bouquet bien plus beau que Gaspard. Aussi s'en retourna-t-il chez lui fort satisfait, et Gaspard très-mécontent.

Gaspard croyait être plus heureux le troisième jour. Il marchait d'un air insolent, défiant Eugène. Mais à peine étaient-ils entrés dans la prairie, que voici le petit garçon à qui Eugène avait donné son pain, qui vient à sa rencontre, et lui présente une corbeille rem-

plie des plus belles fleurs qu'il avait cueillies, toutes fraîches encore de rosée.

Gaspard voulut en ramasser quelques-unes ; mais le moyen d'en trouver ! le petit garçon s'était levé plus matin que lui. Il eut encore moins de fleurs ce jour-là que les deux précédens.

Comme ils s'en retournaient chez eux, ils rencontrèrent le petit Valentin.

Mon cher ami, dit-il à Eugène, je n'ai pas oublié que tu me rendis hier un service, et j'en ai pris tant d'amitié pour toi, que je voudrais être toujours à ton côté.

Mon papa t'aime beaucoup aussi. Il m'a dit de t'aller chercher, qu'il nous dirait de jolis contes, et qu'il jouerait lui-même avec nous.

Viens, suis-moi dans notre jardin. Il y a d'autres enfans qui nous attendent, et nous chercherons tous ensemble à te bien divertir.

Eugène, transporté de joie, prit la

main de son ami, et le suivit dans son jardin. Et Garpard ? il fallut qu'il s'en retournât tristement chez lui. On ne l'avait pas invité.

Il apprit par-là ce qu'on gagne à être officieux et secourable envers les autres. Il ne tarda guère à se corriger ; et il serait devenu aussi aimable qu'Eugène, si celui-ci n'avait toujours mis plus de grace dans sa manière d'obliger, par l'habitude qu'il en avait prise dès sa plus tendre enfance.

LE CADEAU.

C'EST bientôt la fête de mon frère Denis, disait un jour la petite Victoire à madame de Saint-Marcel sa mère. Je ne sais que lui offrir pour bouquet. Ne pourriez-vous pas me donner quelque chose, maman, pour lui faire un cadeau ?

MAD. DE SAINT-MARCEL.

Je le pourrais, sans doute, ma fille ; mais j'aime bien autant lui faire ce cadeau moi-même. Crois-tu que je goûte moins de plaisir que toi à donner ? Et puis, fais une petite réflexion. Si je te remets quelque chose pour lui en faire cadeau, c'est moi qui fais le cadeau, et non pas toi.

VICTOIRE.

Cela est vrai, maman : mais je voudrais pourtant bien avoir quelque présent à lui faire.

MAD. DE SAINT-MARCEL.

Eh bien ! Victoire, voyons. Comment faut-il nous y prendre ? N'as-tu pas quelque chose à toi ? Ton petit oranger, par exemple ?

VICTOIRE.

Mon oranger, maman, qui me fournit des fleurs pour tous mes bouquets ?

MAD. DE SAINT-MARCEL.

Et ton agneau ?

VICTOIRE.

O maman ! mon agneau, qui me caresse avec tant d'amitié, et qui me suit par-tout ?

MAD. DE SAINT-MARCEL.

Et tes tourterelles ?

VICTOIRE.

Vous savez bien que je les ai nourries au sortir de l'œuf. Ce sont mes enfans à moi.

MAD. DE SAINT-MARCEL.

Tu n'as donc rien à donner à ton frère ?

VICTOIRE.

Pardonnez-moi, maman.

mad. DE SAINT-MARCEL.

Et quoi donc ?

VICTOIRE.

Vous souvenez-vous de cette bourse à glands et à paillons d'or que ma tante m'a donnée pour mes étrennes ? Elle est bien belle, au moins ?

mad. DE SAINT-MARCEL.

Cela est vrai. Mais penses-tu que ce présent fût bien agréable à ton frère ? Il ne peut en faire usage de long-tems ! Tu te rappelles bien que toi-même, lorsque tu l'as reçue, tu la serras dans le fond d'un tiroir pour ne l'en retirer qu'au bout de quelques années.

VICTOIRE.

Mais, maman, c'est toujours un joli cadeau.

mad. DE SAINT-MARCEL.

Non, ma fille; un joli cadeau, c'est lorsque nous donnons par amitié une

chose qui nous fait plaisir à nous-mêmes, et qui doit faire aussi plaisir à celui à qui nous la donnons.

VICTOIRE.

Faut-il donc que je donne à mon frère tout ce que j'aime ?

MAD. DE SAINT-MARCEL.

Non, tu peux donner autant ; ou si peu que tu veux, pourvu que tu y mettes de l'amitié et de la grace.

VICTOIRE, *réfléchit pendant quelques momens, et elle dit :*

Eh bien ! je cueillerai pour le bouquet de mon frère les plus jolies fleurs de mon oranger, et je lui ferai présent de mon agneau.

MAD. DE SAINT-MARCEL.

Fort bien, Victoire. Voilà qui annonce de l'amitié.

VICTOIRE.

Ce n'est pas tout, maman. Je veux tous ces jours-ci sortir avec mon frère,

pour que mon agneau s'accoutume à le suivre comme moi. De cette manière, l'agneau sera déjà familier avec lui quand je le lui donnerai, et mon frère ne l'en caressera qu'avec plus de plaisir.

MAD. DE SAINT-MARCEL.

Embrasse-moi, ma fille, cette attention délicate double le prix de ton présent. C'est ainsi que la moindre bagatelle devient un objet précieux, lorsqu'elle est donnée avec grace. Tu ne pouvais nous causer une plus grande joie à moi ni à ton frère.

Ni à moi-même non plus, répondit Victoire avec vivacité.

Tu t'en réjouiras encore davantage quand le jour sera venu, reprit madame de Saint-Marcel ; car il faut bien que je sois pour quelque chose dans la fête ; et je veux que tu fasses pour moi les honneurs d'une petite collation qu'on servira dans le jardin, à ton frère et à ses meilleurs amis.

Victoire baisa avec transport la main de sa maman ; et, de ce pas, elle courut faire des rosettes d'un joli ruban rose, pour en parer l'agneau le jour qu'elle le présenterait à son frère.

LE RAMONEUR.

Une servante imbécille avait farci l'esprit des enfans de ses maîtres de mille contes ridicules sur un homme à tête noire.

Angélique, l'une de ses enfans, vit un jour, pour la première fois, un Ramoneur entrer dans sa maison. Elle poussa un grand cri, et courut se refugier dans la cuisine.

A peine s'y fut-elle cachée, que l'homme noir y entra sur ses pas.

Saisie d'une mortelle frayeur, elle se sauve par une autre porte dans l'office, et toute tremblante se tapit dans un coin.

Elle n'était pas encore entièrement revenue à elle-même, lorsqu'elle entendit l'homme effrayant, chanter d'une voix tonnante, en raclant à grand bruit les pierres de l'intérieur de la cheminée.

Dans un nouvel effroi, elle s'élance

de l'endroit où elle était cachée, et sautant par une fenêtre basse dans le jardin, elle court à perte d'haleine vers le fond du bosquet, et tombe presque sans mouvement au pied d'un gros arbre. Là, d'un œil effaré, elle n'osait qu'à peine regarder autour d'elle ; tout-à-coup sur le haut de la cheminée, elle vit encore s'élever l'homme noir.

Alors elle se mit à crier de toutes ses forces : Au secours ! au secours !

Son père accourut, et lui demanda ce qu'elle avait à crier. Angélique, sans avoir la force d'articuler un seul mot, lui montra du bout du doigt l'homme noir assis à califourchons sur la cheminée.

Son père sourit ; et pour prouver à la petite fille combien peu elle avait eu raison de s'effrayer, il attendit que le Ramoneur fût descendu, puis il le fit débarbouiller en sa présence, et, sans autre explication, lui montra de l'autre côté son perruquier, qui avait le visage tout blanc de poudre.

Angélique rougit; et son père profita de cette occasion pour lui apprendre qu'il existait réellement des hommes à qui la nature donnait un visage tout noir, mais qui n'étaient point à craindre pour les enfans; qu'il y avait même un pays où les enfans étaient communément nourris par des femmes noires comme du jais, sans que leur teint perdît de sa blancheur.

Dès ce moment, Angélique fut la première à rire de tous les contes bizarres que des personnes simples et crédules lui faisaient pour l'effrayer.

LES CERISES.

Julie et Firmin obtinrent un jour de madame Dumesnil, leur maman, la permission d'aller jouer seuls dans le jardin. Ils avaient mérité cette confiance par leur réserve et par leur discrétion.

Ils jouèrent pendant quelque tems avec cette gaîté paisible, à laquelle il est si facile de reconnaître les enfans bien élevés.

Contre les murs du jardin étaient palissadés plusieurs arbres, parmi lesquels on distinguait un jeune cerisier qui portait pour la première fois. Ses fruits se trouvaient en très-petite quantité; mais ils n'en étaient que plus beaux.

Madame Dumesnil n'en avait point voulu cueillir, quoiqu'ils fussent déjà mûrs : elle les réservait pour le retour de son mari, qui devait ce jour même arriver d'un long voyage.

Comme ses enfans étaient accoutumés,

à l'obéissance, et qu'elle leur avait sévèrement défendu, une fois pour toutes, de cueillir d'aucune espèce de fruits du jardin, ou de ramasser ceux même qu'ils trouveraient à terre pour les manger sans sa permission, elle avait cru inutile de leur parler du cérisier.

Lorsque Julie et Firmin se furent assez exercés à la course sur la terrasse, ils se promenèrent lentement le long des murs du verger. Ils regardaient les beaux fruits suspendus aux arbres et s'en réjouissaient.

Ils arrivèrent bientôt devant le cerisier. Une légère secousse de vent avait fait tomber à ses pieds toutes ses plus belles cerises. Firmin fut le premier à les voir; il les ramassa, mangea les unes, et donna les autres à sa sœur, qui les mangea aussi.

Ils en avaient encore les noyaux dans leur bouche, lorsque Julie se rappela la défense que leur avait faite leur maman, de manger d'autres fruits que ceux qu'on leur donnait.

Ah ! mon frère, s'écria-t-elle, nous avons été désobéissans ; et maman se fâchera contre nous. Qu'allons-nous faire ?

FIRMIN.

Maman n'en saura rien, si nous voulons.

JULIE.

Non, non, il faut qu'elle le sache. Tu sais qu'elle nous pardonne souvent les plus grandes fautes, lorsque nous allons les lui avouer de nous-mêmes.

FIRMIN.

Oui ; mais nous avons été désobéissans, et jamais elle n'a pardonné la désobéissance.

JULIE.

Lorsqu'elle nous punit, c'est par tendresse pour nous ; et alors il ne nous arrive plus sitôt d'oublier ce qui nous est permis et ce qui nous est défendu.

FIRMIN.

Oui, ma sœur ; mais elle est toujours

fâchée de nous punir, et cela me ferait de la peine de la voir fâchée.

JULIE.

Et moi aussi. Mais ne le sera-t-elle pas encore davantage, si elle vient à découvrir que nous avons voulu lui cacher notre faute ? Oserons-nous la regarder en face, lorsque nous entendrons un reproche secret dans notre cœur ? Ne rougirons-nous point lorsqu'elle nous caressera, lorsqu'elle nous appelera ses chers enfans, et que nous ne le mériterons plus ?

FIRMIN.

Ah ! ma sœur, que nous ferions de petits monstres ! Allons, allons la trouver, et lui dire ce qui nous est arrivé.

Ils s'embrassèrent l'un l'autre, et ils allèrent trouver leur maman en se tenant par la main.

Ma chère maman, dit Julie, nous venons de vous désobéir ; nous avions oublié vos défenses. Punissez-nous comme nous l'avons mérité : mais ne vous

mettez pas en colère ; nous aurions de la peine, si cela vous donnait du chagrin.

Julie alors lui raconta la chose comme elle s'était passée, et sans chercher à s'excuser.

Madame Dumesnil fut si touchée de la candeur de ses enfans, qu'il lui en échappa des larmes de tendresse. Elle ne voulut les punir de leur faute, qu'en leur en accordant le généreux pardon. Elle savait bien que sur des enfans nés avec une belle ame, le souvenir des bontés d'une mère fait une impression plus profonde que celui de ses châtimens.

LA PETITE BABILLARDE.

LÉONOR était une petite fille pleine d'esprit et de vivacité. A l'âge de six ans elle maniait déjà l'aiguille et les ciseaux avec beaucoup d'adresse, et toutes les jarretières de ses parens étaient de sa façon. Elle savait aussi lire tout couramment dans le premier livre qu'on lui présentait. Les lettres de son écriture étaient bien formées. Elle n'en mettait point de grandes, de moyennes et de petites dans le même mot, les unes penchées en avant, les autres en arrière; et ses lignes n'allaient point en gambadant du haut de son papier jusqu'en bas, ainsi que je l'ai vu pratiquer à beaucoup d'autres enfans de son âge.

Ses parens n'étaient pas moins contens de son obéissance, que ses maîtres

ne l'étaient de son application. Elle vivait dans la plus douce union avec ses sœurs, traitait les domestiques avec affabilité, et ses compagnes avec toutes sortes d'égards et de prévenances. Tous les anciens amis de ses parens, tous les étrangers qui venaient pour la première fois dans la maison, en paraissaient également enchantés.

Qui croirait qu'avec tant de qualités, de talens et de gentillesse, on pût avoir le malheur de se rendre insupportable? Tel fut cependant celui de Léonor.

Un seul défaut qu'elle contracta, vint à bout de détruire l'effet de tous ses agrémens; l'intempérance de sa langue fit bientôt oublier les graces de son esprit et la bonté de son cœur. La petite Léonor devint la plus grande babillarde de l'univers.

Lorsque, par exemple, elle prenait le matin son ouvrage, il fallait d'abord qu'elle dît: Oho! il est bien tems de se mettre en besogne. Que dirait maman, si elle me trouvait les bras croi-

sés ? O mon Dieu ! le grand morceau que j'ai à coudre ! Mais, Dieu merci, je ne suis pas manchotte, et je saurai bien en venir à bout. Ah ! voilà l'horloge qui sonne. Une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf heures. J'ai encore deux heures jusqu'à l'heure de mon clavecin. En deux heures on peut expédier bien du travail. Maman, en récompense, me donnera des bonbons. Quel plaisir j'aurai à les croquer ! Je n'aime rien tant que les pralines. Ce n'est pas que les dragées ne soient aussi fort bonnes. Mon papa m'en donna l'autre jour ; mais je crois que les pralines valent encore mieux, à moins que ce ne soient les dragées. Ah ! si Dorothée venait aujourd'hui ! je lui ferais voir ma belle garniture. Elle est assez drôle, cette petite Dorothée ; mais elle aime trop à parler, on n'a pas le tems de glisser un mot avec elle. Où est donc mon dé ? Ma sœur, n'as-tu pas vu mon dé ? Il faut que Justine l'ait emporté avec elle. Elle n'en fait

jamais d'autres, cette étourdie ! Sans dé on ne peut pas travailler. Le cul de l'aiguille vous entre dans le doigt, le doigt vous saigne, cela fait grand mal, et puis votre ouvrage est tout sali. Justine, Justine, où es-tu donc ? N'as-tu pas vu mon dé ? Mais non ; le voilà tout embarlificoté dans mon écheveau.

C'est ainsi que la petite créature dégoisait impitoyablement toute la journée. Quand son père et sa mère s'entretenaient ensemble de choses intéressantes, elle venait étourdiment se jeter au travers de leurs discours. Souvent à dîner, elle en était encore à sa soupe, lorsque les autres avaient presque fini leur repas. Elle oubliait le boire et le manger pour se livrer à son bavardage.

Son papa la reprenait plusieurs fois le jour de ce défaut ; les avis et les reproches étaient également inutiles. Les humiliations ne réussissaient pas mieux. Comme personne ne pouvait s'entendre auprès d'elle, on l'envoyait toute seule dans sa chambre. Aux re-

pas, on prit le parti de la mettre séparément à une petite table, aussi loin qu'il était possible de la grande. Léonor était affligée; mais elle ne se corrigeait pas. Elle avait toujours quelque chose à se dire tout haut à elle-même, quand sa langue ne pouvait s'accrocher à personne. Plutôt que de rester muette, elle aurait lié conversation avec sa fourchette et son couteau.

Que gagnait-elle donc à suivre cette malheureuse habitude? Vous le voyez, mes chers amis; rien que des mortifications et de la haine. Je vais vous raconter ce qu'elle eut encore un jour à souffrir.

Ses parens étaient invités par un de leurs amis à venir passer quelques jours à sa maison de campagne. C'était dans l'automne. Le tems était superbe; et il n'est guère possible de se représenter l'abondance qu'il y avait cette année de pommes, de poires, de pêches et de raisins.

Léonor s'était figuré qu'elle accom-

pagnerait ses parens. Elle fut bien surprise, lorsque son père ordonnant à ses petites sœurs Julie et Cécile de se préparer, lui annonça que, pour elle, il fallait qu'elle restât à la maison. Elle se jeta en pleurant dans les bras de sa mère. Ah! ma chère maman, lui dit-elle, comment ai-je mérité que mon papa soit si fort en colère contre moi? Ton papa, lui répondit sa maman, n'est pas en colère; mais il est impossible de tenir à ta société! Tu troublerais tous nos plaisirs par ton bavardage continuel.

Faut-il donc que je ne parle jamais? reprit Léonor.

Ce défaut, lui répliqua sa mère, serait aussi grand que celui dont nous voulons te guérir. Mais il faut attendre que ton tour vienne, et ne pas couper sans cesse la parole à tes parens et à des personnes plus âgées et plus raisonnables que toi. Il faut aussi t'abstenir de dire tout ce qui te passe par la tête. Lorsque tu veux savoir quelque chose

utile à ton instruction, il faut le demander nettement et en peu de mots; et si tu as quelque récit à faire, bien réfléchir d'abord en toi-même si tes parens ou ceux qui t'écoutent auront du plaisir à l'entendre.

Léonor, au défaut de raisons, n'aurait pas manqué de paroles pour se justifier; mais elle entendit son papa qui appelait sa femme, et Julie et Cécile. La voiture était déjà prête.

Léonor les vit partir en soupirant; et son œil plein de larmes suivit la voiture aussi loin que sa vue put s'étendre. Lorsqu'elle ne la vit plus, elle alla s'asseoir dans un coin, et passa une demi-heure à pleurer. Maudite langue, s'écriait-elle! C'est de toi que me viennent tous mes chagrins. Va, je prendrai garde que tu ne dises plus à l'avenir un mot plus qu'il ne faut.

Quelques jours après ses parens revinrent. Ses sœurs rapportèrent des corbeilles pleines de noix et de raisins. Comme elles avaient le cœur excellent, elles

elles se firent un plaisir de partager avec Léonor; mais Léonor était si rassasiée par sa tristesse, qu'elle ne put pas en goûter. Elle courut à son papa, et lui dit: Pardonnez-moi de vous avoir mis dans la nécessité de me punir. Nous en avons trop souffert l'un et l'autre! Je ne veux plus être une babillarde.

Son paqa l'embrassa tendrement.

Le lendemain il fut permis à Léonor de se mettre à table avec les autres. Elle parla très-peu, et tout ce qu'elle dit fut plein de grace et de modestie. Il est vrai qu'il lui en coûta beaucoup pour retenir sa langue, qui, d'impatience et de démangeaison, roulait ça et là dans sa bouche. Le lendemain cette retenue lui fut moins pénible, et moins encore les jours suivans. Peu à peu elle est parvenue à se défaire entièrement de son insupportable babil; et on la voit aujourd'hui figurer fort joliment dans la société, sans y porter le trouble et l'ennui.

MAIN CHAUDE.

LE CADET, L'AINÉ.

LE CADET.

Mon frère, voilà tous nos camarades qui se retirent; mais je me sens encore en train de jouer. Quel jeu ferons-nous?

L'AINÉ.

Nous ne sommes que deux. Il n'y aura guère de plaisir.

LE CADET.

Cela ne fait rien : jouons toujours.

L'AINÉ.

Mais à quoi?

LE CADET.

A colin-maillard, par exemple.

L'AINÉ.

Bon, cela ne finirait pas. Ce n'est pas comme dans une foule où l'on

attrape toujours quelqu'un qui ne se tient pas sur ses gardes. Mais quand on n'est que deux, on ne pense qu'à cela ; on évite trop aisément. Et puis, si je t'attrapais, je saurais à coup sûr qui j'aurais pris.

LE CADET.

Tu as raison. Eh bien ! jouons à la main chaude.

L'AINÉ.

Tu vois bien que ce sera la même chose. Il est trop facile de deviner.

LE CADET.

Peut-être que non. Essayons pour voir.

L'AINÉ.

Je ne demande pas mieux, pour te satisfaire. Tiens si tu veux, je ferai main chaude le premier.

LE CADET.

Soit. Mets une main sur le bord de cette chaise ; appuie ton visage dessus pour te fermer les yeux ; et mets ton

autre main sur le dos. Bien, comme cela. Tu ne regardes pas au moins ?

L'AINÉ.

Non, sois tranquille. Allons.

LE CADET, *donnant son coup*.

Pan ! Qui a frappé ?

L'AINÉ, *se relevant*.

Eh ! c'est toi.

LE CADET.

Oui. Mais de quelle main ?

L'aîné ne s'attendait pas à cette question. Il fut embarrassé. Il nomma au hasard la main droite. C'était de la gauche que son frère l'avait frappé.

L'OISEAU DU BON DIEU.

Mad. DE MONVAL, PAULINE et EUGÉNIE ses filles.

MAD. DE MONVAL.

Ou as-tu donc mis ton argent, Eugénie ?

EUGÉNIE.

Je l'ai donné, maman.

MAD. DE MONVAL.

Et à qui, ma fille ?

EUGÉNIE.

A un méchant petit garçon.

MAD. DE MONVAL.

Pour qu'il devînt meilleur, sans doute ?

EUGÉNIE.

Oui, maman. N'est-il pas vrai que

les oiseaux appartiennent au bon Dieu?

MAD. DE MONVAL.

Oui; comme nous-mêmes, et toutes les autres créatures qu'il a fait naître.

EUGÉNIE.

Eh bien! maman, ce malin garçon avait dérobé un oiseau au bon Dieu, et il le portait pour le vendre. Le pauvre oiseau criait de toutes ses forces; et le petit méchant l'a pris par le bec pour l'empêcher de crier. Apparemment qu'il avait peur que le bon Dieu ne l'entendît, et ne le châtiât lui-même pour sa méchanceté.

MAD. DE MONVAL.

Et toi, Eugénie?

EUGÉNIE.

Moi, maman, j'ai donné mon argent au petit garçon, afin qu'il rendît au bon Dieu son oiseau. Je crois que le bon Dieu en aura été bien aise. (*Elle saute de joie.*)

MAD. DE MONVAL.

Sûrement, il sera bien aise de voir que mon Eugénie ait un bon cœur.

EUGÉNIE.

Le petit garçon peut avoir fait cette malice, parce qu'il avait besoin d'argent.

MAD. DE MONVAL.

Je le crois aussi.

EUGÉNIE.

Je suis donc bien aise de lui avoir donné celui que j'avais, moi qui n'en avais pas besoin.

PAULINE.

Nous avons eu là-dessus une petite dispute, maman. Eugénie a donné, sans compter, toute sa bourse; et il y avait bien de quoi payer dix oiseaux: Je lui ai dit qu'il aurait fallu demander au petit garçon ce qu'il voulait avoir, pour faire son prix.

EUGÉNIE.

Qui de nous deux a raison, maman?

MAD. DE MONVAL.

Ce n'est pas tout-à-fait toi, mon cœur.

EUGÉNIE.

Mais ne m'as-tu pas enseigné qu'il ne fallait jamais balancer à faire le bien.

MAD. DE MONVAL.

Je t'ai dit qu'il fallait être toujours décidé à le faire, mais qu'il fallait aussi chercher les moyens de le faire le plus inutilement qu'il serait en notre pouvoir. Par exemple, aujourd'hui, puisque tu avais plus d'argent qu'il n'en fallait pour racheter le pauvre oiseau, il fallait réserver le reste pour une pareille occasion. Car s'il était venu d'autres petits garçons avec des oiseaux du bon Dieu, et que tu n'eusses plus eu d'argent, là, voyons, qu'aurais-tu fait ?

EUGÉNIE.

Maman, je serais venue t'en demander.

MAD. DE MONVAL.

Et si je n'en avais pas eu moi-même ?

EUGÉNIE.

Ah ! tant pis.

MAD. DE MONVAL.

Tu vois donc que ta sœur te donnait un sage conseil. Il ne faut pas ménager seulement pour soi ! mais encore pour les autres, afin d'être en état de faire plus de bien. Crois-tu qu'il n'y eût que cet oiseau dans le monde à qui tu pouvais donner des secours ?

EUGÉNIE.

Ah ! je ne pensais qu'à lui dans ce moment. Si tu avais vu comme il avait l'air de souffrir ! Si tu l'avais vu ensuite, comme il paraissait content quand on lui a donné la volée ! il était si étourdi de sa joie, qu'il ne savait où aller s'abattre. Mais le petit garçon m'a bien promis qu'il ne chercherait pas à le rattraper.

MAD. DE MONVAL.

Tu as toujours fait le bien, ma fille ; et en récompense, voici ton argent.

EUGÉNIE.

O maman ! je te remercie.

MAD. DE MONVAL.

Voilà encore un baiser par-dessus le marché. Que je me réjouis d'être ta maman ! Avec le goût que tu as pour le bien, il ne te manque plus que de savoir le faire avec prudence, pour être la plus heureuse petite personne de l'univers.

LE MENTEUR

CORRIGÉ PAR LUI-MÊME.

Le petit Gaspard était parvenu à l'âge de six ans, sans qu'il lui fût jamais échappé un mensonge. Il ne faisait rien de mal, ainsi il n'avait aucune raison de cacher la vérité. Lorsqu'il lui arrivait quelque malheur, comme de casser une vitre, ou de faire une tache à son habit, il allait tout de suite l'avouer à son papa. Celui-ci avait la bonté de lui pardonner, et il se contentait de l'avertir d'être dorénavant plus attentif.

Un jour son petit cousin Robert vint le trouver. Celui-ci était un fort méchant garçon. Gaspard, qui voulait amuser son ami, lui proposa de jouer au domino. Robert le voulut bien; mais à condition que chaque partie serait d'une pièce de deux sols. Gaspard re-

fusa d'abord, parce que son père lui avait défendu de jouer de l'argent. Enfin, il se laissa séduire par les prières de Robert; et il perdit en un quart-d'heure tout l'argent qu'il avait économisé depuis quelques semaines sur ses plaisirs. Gaspard fut désolé de cette perte; il se retira dans un coin, et se mit lâchement à pleurer. Robert se moqua de lui, et s'en retourna triomphant avec son butin.

Le pére de Gaspard ne tarda pas à revenir. Comme il aimait beaucoup son fils, il le fit appeler pour l'embrasser. Que t'est-il donc arrivé dans mon absence, lui dit-il, en le voyant accablé de tristesse ?

GASPARD.

C'est le petit Robert, mon voisin, qui est venu me forcer de jouer avec lui au domino.

M. GASPARD.

Il n'y a pas de mal à cela, mon enfant, c'est un amusement que je t'ai permis

permis. Mais est-ce que vous avez joué de l'argent ?

GASPARD.

Non, mon papa.

M. GASPARD.

Pourquoi donc as-tu les yeux rouges ?

GASPARD.

C'est que je voulais faire voir à Robert l'argent que j'avais épargné pour m'acheter un livre. Je l'avais mis, par précaution, derrière la grosse pierre qui est à notre porte. Quand j'ai voulu le chercher, je ne l'ai pas trouvé. Quelque passant me l'aura pris.

Son père soupçonna, dans ce récit, un peu de mensonge ; mais il cacha son mécontentement, et il alla aussitôt chez son voisin. Lorsqu'il aperçut le petit Robert, il affecta de sourire, et lui dit : Eh bien ! mon enfant, tu as donc été bien heureux aujourdhui au domino ? Oui, monsieur, lui répondit Robert, j'ai joué fort heureusement.

Et combien as-tu gagné à mon fils ?

Vingt-quatre sols.

Et t'a-t-il payé ?

Eh mais ! sans doute. Oh ! oui ; je ne lui demande plus rien.

Quoique Gaspard eût mérité d'être puni sévèrement, son père voulut bien lui pardonner pour cette première fois. Il se contenta de lui dire d'un air de mépris : Je sais maintenant que j'ai un menteur dans ma maison ; et je vais avertir tout le monde de se défier de ses paroles.

Quelques jours après, Gaspard alla voir Robert, et lui fit voir un très-beau porte-crayon, dont son oncle lui avait fait présent. Robert en eut envie, et chercha tous les moyens de l'avoir. Il proposa en échange ses balles, sa toupie et ses raquettes ; mais comme il vit que Gaspard ne voulait s'en défaire à aucun prix, il enfonça son chapeau sur ses yeux, et dit effrontément : Le porte-crayon m'appartient. C'est chez toi que je l'ai perdu, et peut-être même me l'as-tu dérobé. Gaspard eut beau

protester que c'était un cadeau de son oncle, Robert se mit en devoir de le lui arracher ; et comme Gaspard le tenait fortement dans ses mains, il lui sauta aux cheveux, le terrassa, lui mit les genoux sur la poitrine, et lui donna des coups de poings dans le visage, jusqu'à ce que Gaspard lui eût remis le porte-crayon.

Gaspard rentra chez lui le nez tout sanglant, et les cheveux à moitié arrachés. Ah ! mon papa, s'écria-t-il, d'aussi loin qu'il l'aperçut, venez me venger. Le méchant petit Robert m'a pris mon porte-crayon, et m'a accommodé comme vous voyez.

Mais au lieu de le plaindre, son père lui répondit : Va, menteur, tu l'as joué sans doute au domino. C'est toi qui t'es barbouillé le nez de jus de mûres, et qui as mis ta chevelure en désordre, pour m'en imposer. En vain Gaspard affirma la vérité de son récit. Je ne crois plus, lui dit son père, celui qui m'a trompé une fois.

Gaspard confondu, se retira dans sa chambre, et déplora amèrement son premier mensonge. Le lendemain il alla trouver son père, et lui demanda pardon. Je reconnais, lui dit-il, combien j'ai eu tort d'avoir cherché une fois à vous en faire accroire. Cela ne m'arrivera plus de ma vie ; mais ne me faites pas davantage l'affront de vous défier de mes paroles.

Son père m'assurait l'autre jour, que depuis ce moment il n'était pas échappé à son fils le mensonge le plus léger, et que de son côté il l'en récompensait par la confiance la plus aveugle. Il n'exigeait plus de lui ni assurance, ni protestation. C'était assez que Gaspard lui eût dit une chose, pour qu'il s'en tînt aussi sûr que s'il l'avait vue de ses propres yeux.

Quelle douce satisfaction pour un père honnête, et pour un fils digne de son amitié !

LE SECRET DU PLAISIR.

Je voudrais bien pouvoir jouer tout aujourd'hui, disait la petite Laurette à madame Durval, sa mère.

MAD. DURVAL.

Quoi ! pendant la journée entière ?

LAURETTE.

Mais oui, maman.

MAD. DURVAL.

Je ne demande pas mieux que de te satisfaire, ma fille. Je crains cependant que cela ne t'ennuie.

LAURETTE.

De jouer, maman ? Oh que non ! vous verrez.

Laurette courut en sautant chercher tous ses joujoux. Elle les apporta. Mais elle était seule ; car ses sœurs devaient être occupées avec leurs maîtres jusqu'à l'heure du dîner.

Elle jouit d'abord de sa liberté dans toute sa franchise, et elle se trouva fort heureuse, durant une heure entière. Peu à peu le plaisir qu'elle goûtait commença à perdre quelque chose de sa vivacité.

Elle avait déjà manié cent fois tour-à-tour chacun de ses joujoux, et ne savait plus quel parti en tirer. Sa poupée favorite lui parut bientôt ennuyeuse et maussade.

Elle courut vers sa mère, et la pria de lui apprendre de nouveaux amusemens, et de jouer avec elle. Malheureusement madame Durval avait alors des affaires pressantes à terminer; et elle fut obligée de refuser à Laurette sa demande, quelque peine qu'elle en ressentît.

La petite fille alla s'asseoir tristement dans un coin, et elle attendit, en bâillant, l'heure où ses sœurs suspendraient leurs exercices pour prendre quelque récréation.

Enfin, ce moment arriva. Laurette

courut au-devant d'elles, et leur dit d'une voix plaintive combien le tems lui avait paru long, et avec quelle impatience elles les avait désirées.

Elles commencèrent aussitôt leurs jeux des grandes fêtes, pour rendre la joie à leur petite sœur, qu'elles aimaient fort tendrement.

Hélas! toutes ces complaisances furent inutiles. Laurette se plaignit de ce que tous ces amusemens étaient usés pour elle, et de ce qu'ils ne lui causaient plus le moindre plaisir. Elle ajouta qu'elles avaient sûrement comploté ensemble de ne faire ce jour là aucun jeu qui pût l'amuser.

Alors Adélaïde, sa sœur aînée, jeune demoiselle de dix ans, très-sensée et très-raisonnable, lui prit la main et lui dit avec amitié :

Regarde-nous bien l'une après l'autre, toutes tant que nous sommes, et je te dirai laquelle de nous est la cause de ton mécontentement.

LAURETTE.

Et qui est-ce donc, ma sœur? Je ne devine pas.

ADÉLAÏDE.

C'est que tu n'as pas porté les yeux sur toi-même. Oui, Laurette, c'est toi; car tu le vois bien, ces jeux nous amusent encore, quoique nous les ayons joués même avant que tu fusses née. Mais nous venons de travailler, et ils nous paraissent tout nouveaux. Si tu avais gagné par le travail l'appétit du plaisir, il te serait certainement aussi doux qu'à nous-mêmes de le satisfaire.

Laurette qui, tout enfant qu'elle était, ne manquait pas de raison, fut frappée du discours de sa sœur. Elle comprit, que pour être heureuse, il fallait mélanger adroitement les exercices utiles et les délassemens agréables. Et je ne sais si depuis cette aventure une journée toute de plaisir ne l'aurait pas encore plus effrayée, qu'un jour entier de légères occupations de son âge.

LES TULIPES.

Lucette avait vu, pendant deux étés de suite, dans le jardin de son père, une planche de tulipes bigarrées des plus belles couleurs.

Semblable au papillon léger, elle avait souvent voltigé de fleur en fleur, uniquement frappée de leur éclat, sans jamais s'occuper de ce qui pouvait les produire.

L'automne dernier, elle vit son père qui s'amusait à bêcher la terre de la plate-bande, et y enfonçait des oignons.

Ah! mon papa, s'écria-t-elle d'une voix plaintive, que faites-vous? Gâter ainsi toute notre planche de tulipes! et au lieu de ces belles fleurs, y mettre de vilains oignons pour la cuisine!

Son père lui répondit qu'il savait bien ce qu'il avait à faire, et il allait lui apprendre que c'était de ces oignons

que sortiraient l'année suivante des tulipes nouvelles ; mais Lucette l'interrompit par ses plaintes, et ne voulut rien écouter.

Comme son père vit qu'il n'y avait pas moyen de lui faire entendre raison, il la laissa s'apaiser d'elle-même, et continua son travail, tandis qu'elle se retirait en gémissant.

Toutes les fois que, pendant l'hiver, la conversation tomba sur les fleurs, Lucette soupirait ; et elle pensait en elle-même qu'il était bien dommage que son père eût détruit le plus bel ornement de son jardin.

L'hiver acheva son cours, et le printems vint balayer de la terre la neige et les glaçons.

Lucette n'était pas encore allée au jardin. Eh ! qui pouvait l'y attirer, puisqu'il ne devait plus lui offrir sa superbe parure?

Un jour cependant elle y entra sans réflexion. Dieu ! de quels transports de surprise et de joie elle fut agitée, lors-

qu'elle vit la planche de tulipes plus belle encore que l'année précédente !

Elle resta d'abord immobile et muette d'admiration : enfin elle se jeta dans les bras de son père : en s'écriant : Ah ! mon papa ! que je vous remercie d'avoir arraché vos tristes oignons, pour remettre à leur place ces belles fleurs que j'aime tant !

Tu ne me dois point de reconnaissance, lui répondit son père : car ces belles fleurs que tu aimes tant, ne sont venues que de mes tristes oignons.

L'opiniâtre Lucette n'en voulait encore rien croire, lorsque son père tira proprement de la terre une des plus belles tulipes avec l'oignon d'où sortait la tige, et la lui présenta.

Lucette, confondue, lui demanda pardon d'avoir été si déraisonable. Je te pardonne bien volontiers, ma fille, lui répondit son père, pourvu que tu reconnaisses combien les enfans risquent de se tromper, en voulant juger, d'a-

près leur ignorance, les actions des personnes expérimentées.

Oh! oui, mon papa, répondit Lucette; je ne m'en rapporterai plus dorénavant à mes propres yeux. Et toutes les fois que je serai tentée de croire en savoir plus que les autres, je me souviendrai des tulipes et des oignons.

Je suis bien aise, mes chers amis, de vous avoir raconté cette histoire: car vous allez voir ce qui arriva à un autre enfant, pour ne l'avoir pas sue.

LES

LES FRAISES

ET LES GROSEILLES.

Le petit Anselme avait entendu dire à son père que les enfans ne savaient rien de ce qui pouvait leur convenir, et que toute leur sagesse était de suivre les conseils des personnes au-dessus de leur âge. Mais il n'avait pas voulu comprendre cette leçon, ou peut-être l'avait-il oubliée.

On avait partagé entre son frère Prosper et lui, un petit carreau du jardin, afin que chacun eût sa portion de terre en propre. Il leur avait été permis d'y semer ou d'y planter tout ce qu'ils voudraient.

Prosper se souvenait à merveille de l'instruction de son père. Il alla trouver le jardinier, et lui dit : Mon ami Rufin, dis-moi, je te prie, ce que je dois plan-

ter dans mon jardin, et comment il faut m'y prendre ?

Rufin lui donna des oignons et des graines choisies. Prosper courut aussitôt les mettre en terre. Rufin eût la complaisance d'assister à ses travaux, et de les diriger.

M. Anselme levait les épaules de la docilité de son frère. Voulez-vous, lui dit le jardinier, que je fasse aussi quelque chose pour vous ?

Fi donc ! lui répondit Anselme, j'ai bien besoin de vos leçons. Il alla cueillir des fleurs, et les planta par la tige dans la terre. Rufin le laissa faire comme il voulut.

Le lendemain, Anselme vit que toutes ses fleurs étaient fanées, et penchaient tristement leur front. Il en planta d'autres qui furent dans le même état le jour d'après.

Il fut bientôt dégoûté de cette manœuvre. C'était en effet acheter assez cher le plaisir d'avoir des fleurs dans son jardin. Il cessa d'y travailler, et la

terre ne tarda guère à se couvrir d'orties et de chardons.

Vers le milieu du printems, il aperçut, sur le terrain de son frère, quelque chose de rouge, suspendu à des bouquets d'herbes. Il s'approcha : c'étaient des fraises du plus beau pourpre et d'un goût exquis. Ah ! s'écria-t-il, si j'en avais aussi planté dans mon jardin !

Quelque tems après il vit de petites graines d'une couleur vermeille, qui pendaient en grappes entre les feuilles d'un épais buisson. Il s'approcha : c'étaient des groseilles appétissantes, dont la seule vue réjouissait le cœur. Ah ! s'écria-t-il encore, si j'en avais planté dans mon jardin !

Manges-en, lui dit son frère, comme si elles étaient à toi.

Il ne tenait qu'à vous, ajouta le jardinier, d'en avoir d'aussi belles. Ne méprisez plus à l'avenir les avis des personnes plus expérimentées que vous,

LES ÉGARDS

ET LA COMPLAISANCE.

Emilie, Victoire, Joséphine et Sophie avaient une gouvernante qui les aimait avec la tendresse d'une mère. Cette sage institutrice s'appelait mademoiselle Boulon.

Son désir le plus ardent était que ses élèves fussent bonnes, afin d'être heureuses ; que l'amitié donnât un nouveau charme aux plaisirs de leur enfance, et qu'elles en jouissent sans trouble et sans altération.

Une tendre indulgence et une justice rigoureuse étaient les principes invariables de sa conduite, soit qu'elle eût à pardonner, soit qu'elle eût à récompenser ou à punir.

Elle goûtait avec une joie infinie les doux fruits de ses leçons et de ses exemples.

Les quatre petites filles commencèrent à être les enfans les plus heureux de la terre. Elle se remontraient doucement leurs fautes, se pardonnaient leurs offenses, partageaient toutes leurs joies, et ne pouvaient vivre l'une sans l'autre.

Par quelle fatalité les enfans empoisonnent-ils les sources de leur bonheur à l'instant même où ils en goûtent les charmes ! et de quel avantage il est pour eux, de vivre toujours sous un œil éclairé par la tendresse et par la prudence.

Mademoiselle Boulon fut obligée de s'éloigner pour quelque tems de ses disciples. Des intérêts de famille l'appelaient en Bourgogne. Elle partit à regret, sacrifia quelques avantages au désir de terminer promptement ses affaires, et à peine un mois s'était écoulé, qu'elle était déjà de retour auprès de son jeune troupeau.

Elle en fut reçue avec les transports de joie les plus vifs. Mais hélas ! quel

changement funeste elle remarqua bientôt dans ses malheureuses enfans !

Si l'une demandait le plus léger service à une autre, celle-ci la refusait avec aigreur ; de-là suivaient des rebuffades et des querelles. La gaîté naïve qui présidait à leurs jeux et qui assaisonnait jusqu'à leurs travaux, s'était changée en humeur et en mélancolie.

Au lieu de ces paroles de paix et d'union qui animaient leurs entretiens, on n'entendait que des gronderies éternelles. Joséphine témoignait-elle le désir d'aller jouer dans le jardin ? ses sœurs trouvaient des raisons pour rester dans leur chambre. Enfin, c'était assez qu'une chose fît plaisir à l'une d'elles, pour déplaire surement à toutes les autres.

Un jour que non contentes de se refuser toute espèce de complaisances, elles cherchaient encore à se mortifier par des reproches désagréables; mademoiselle Boulon, qui était témoin de

cette scène, en fut si affligée, que les larmes lui vinrent aux yeux.

Elle n'eut pas la force de proférer une parole, et se retira dans son appartement pour rêver aux moyens de rendre à ces petites infortunées les plaisirs de la concorde et d'un mutuel attachement.

Son esprit était encore occupé de ces affligeantes pensées, lorsque les enfans entrèrent chez elle d'un air triste et grognon, en se plaignant de ne pouvoir plus vivres contentes. Chacune accusait les autres d'en être cause; et elles pressèrent à l'envi leur gouvernante de leur rendre le bonheur qu'elles avaient perdu.

Mademoiselle Boulon les reçut avec un visage sérieux, et leur dit : Je vois que vous vous troublez mutuellement dans vos plaisirs. Afin que cet inconvénient n'arrive pas devantage, chacune de vous gardera, si elle veut, son coin dans cet appartement, où elle jouera toute seule à sa fantaisie. Vous pouvez commencer à jouir pleinement de cette

liberté, et je vous permets de vous amuser ainsi toute la journée.

Les petites filles parurent enchantées de cet arrangement. Chacune prit son coin, et commença ses plaisirs.

La petite Sophie se mit à faire des contes à sa poupée ; mais la poupée ne savait que répondre : elle n'avait pas d'histoires à lui faire à son tour, et ses sœurs jouaient dans leur particulier.

Joséphine poussait un volant ; mais personne n'applaudissait à son adresse, elle n'avait personne pour le lui renvoyer : ses sœurs jouaient dans leur particulier.

Emilie aurait bien voulu s'amuser à son jeu favori, *je vous vends mon carbillon*. Mais à qui le faire passer de main en main ? Ses sœurs jouaient dans leur particulier.

Victoire, très-entendue au jeu du ménage, avait le projet de donner un grand repas à ses amies ; elle devait envoyer au marché faire des provisions. Mais qui charger de ses ordres ? Ses

sœurs jouaient dans leur particulier.

Il en fut de même de tous les autres jeux qu'elles essayèrent. Chacune aurait cru se compromettre en se rapprochant des autres, et gardait fièrement sa solitude et son ennui. Cependant le jour allait finir. Elles retournèrent encore vers mademoiselle Boulon, en lui demandant un moyen plus heureux que celui dont elles venaient de faire l'épreuve.

Je n'en sais qu'un, mes enfans, leur répondit-elle, que vous saviez vous-mêmes autrefois. Vous l'avez oublié. Mais, si vous le désirez, je puis vous le rappeller aisément à votre souvenir.

Oh ! nous le voulons de tout notre cœur, s'écrièrent-elles ensemble. Et elles étaient attentives à saisir le premier mot qui sortirait de sa bouche.

C'est la complaisance et les égards que se doivent des sœurs. O mes chères amies ! combien vous vous êtes rendues malheureuses, et moi aussi, depuis que vous l'avez oublié !

Elle s'arrêta à ces mots, interrompue par ses soupirs, et des larmes de tendresse coulèrent le long de ses joues.

Les petites filles restaient étonnées et muettes de confusion en sa présence.

Elle leur tendit les bras : elles s'y jettèrent, et lui promirent de s'aimer et de s'accorder comme auparavant.

On ne vit plus, dès ce jour, aucun mouvement d'humeur troubler leur tendre intelligence. Au lieu des brouilleries et des querelles, c'étaient des prévenances délicates qui charmaient jusqu'aux témoins de leurs plaisirs.

Elles portent aujourd'hui cet aimable caractère dans la société, dont elles font les délices et l'ornement.

LE NID DE FAUVETTE.

Maman, maman, s'écriait un soir Symphorien, en se précipitant tout essoufflé sur les genoux de sa mère! Voyez, voyez, ce que je tiens dans mon chapeau.

MAD. DE BLEVILLE.

Ha! ha! C'est une fauvette. Où l'as-tu donc trouvée?

SYMPHORIEN.

J'ai découvert ce matin un nid dans la haie du jardin. J'ai attendu la nuit. Je me suis glissé tout doucement près du buisson, et avant que l'oiseau s'en doutât, paff! je l'ai saisi par les aîles.

MAD. DE BLEVILLE.

Est-ce qu'il était seul dans son nid?

SYMPHORIEN.

Ses enfans y étaient aussi, maman.

Ah ! ils sont si petits , qu'ils n'ont pas encore de plumes. Je ne crains pas qu'ils m'échappent.

MAD. DE BLEVILLE.

Et que veux-tu faire de cet oiseau?

SYMPHORIEN.

Je veux le mettre dans une cage, que j'accrocherai dans notre chambre.

MAD. DE BLEVILLE.

Et les pauvres petits ?

SYMPHORIEN.

Oh ! je veux aussi les prendre, et je les nourrirai. Je cours de ce pas les chercher.

MAD. DE BLEVILLE.

Je suis fâchée que tu n'en aies pas le tems.

SYMPHORIEN.

Oh ! ce n'est pas loin. Tenez , vous savez bien le grand cerisier ? C'est tout vis-à-vis. J'ai bien remarqué la place.

MAD.

MAD. DE BLEVILLE.

Ce n'est pas cela. C'est que l'on va venir te prendre ; les soldats sont peut-être à la porte.

SYMPHORIEN.

Des soldats ? Pour me prendre ?

MAD. DE BLEVILLE.

Oui, toi-même. Le roi vient de faire arrêter ton père ; et la garde qui l'a emmené, a dit qu'elle allait revenir pour se saisir de toi et de ta sœur, et vous conduire en prison.

SYMPHORIEN.

Hélas, mon Dieu ! Que veut-on faire de nous ?

MAD. DE BLEVILLE.

Vous serez renfermés dans une petite loge, et vous n'aurez plus la liberté d'en sortir.

SYMPHORIEN.

O le méchant roi !

MAD. DE BLEVILLE.

Il ne vous fera pas de mal. On vous

servira tous les jours à manger et à boire. Vous serez seulement privés de votre liberté, et du plaisir de me voir. (*Symphorien se met à pleurer.*)

MAD. DE BLEVILLE.

Eh bien ! mon fils qu'as-tu donc ? Est-ce un malheur si terrible d'être renfermé, quand on a toutes les nécessités de la vie ? (*Les sanglots empêchent Symphorien de répondre.*)

MAD. DE BLEVILLE.

Le roi en agit envers ton père, ta sœur et toi, comme tu en agis envers l'oiseau et ses petits. Ainsi, tu ne peux l'appeler méchant, sans prononcer la même chose de toi-même.

SYMPHORIEN, *en pleurant.*

Oh ! je vais lâcher la fauvette. (*Il ouvre son chapeau, et l'oiseau joyeux se sauve par la fenêtre.*)

MAD. DE BLEVILLE., *prenant Symphorien dans ses bras.*

Rassure-toi, mon fils, je viens de te

faire là un petit conte pour t'éprouver. Ton père n'est pas en prison; et ni toi ni ta sœur, vous ne serez renfermés. Je n'ai voulu que te faire sentir combien tu agissais méchamment, en voulant emprisonner cette pauvre petite bête. Autant tu as été affligé lorsque je t'ai dit qu'on allait te prendre, autant l'a été cet oiseau, lorsque tu lui as ravi sa liberté. Penses-tu comme le mari aura soupiré après sa femme, et les enfans après leur mère, combien celle-ci doit gémir d'en être séparée? Cela ne t'est sûrement pas venu dans l'esprit, autrement tu n'aurais pas pris l'oiseau. N'est-il pas vrai, mon cher Symphorien?

SYMPHORIEN.

Oui, maman; je n'avais pensé à rien de tout cela.

MAD. DE BLEVILLE.

Eh bien! penses-y dorénavant, et n'oublies pas que les bêtes innocentes ont été créées pour jouir de la liberté,

et qu'il serait cruel de remplir d'amertumes une vie qui leur a été donnée si courte. Tu devrais apprendre par cœur, pour mieux t'en souvenir, une petite pièce de vers de ton ami.

SYMPHORIEN.

De l'Ami des Enfans ? Oh ! récitez-la-moi, je vous en prie.

MAD. DE BLEVILLE.

Tiens, la voici :

Je le tiens, ce nid de fauvette ;
Ils sont deux, trois, quatre petits !
Depuis si long-tems je vous guette,
Pauvres oiseaux, vous voilà pris.

Criez, sifflez, petits rebelles,
Débattez-vous, oh ! c'est en vain,
Vous n'avez pas encor vos aîles,
Comment vous sauver de ma main ?

Mais quoi ! n'entends-je pas leur mère
Qui pousse des cris douloureux ?
Oui, je le vois ; oui, c'est leur père
Qui vient voltiger autour d'eux.

Et c'est moi qui cause leur peine,
Moi qui, l'été, dans ces vallons,
Venais m'endormir sous un chêne
Au bruit de leurs douces chansons !

Hélas ! si du sein de ma mère
Un méchant venait me ravir,
Je le sens bien, dans sa misère,
Elle n'aurait plus qu'à mourir.

Et je serais assez barbare
Pour vous arracher vos enfans !
Non, non, que rien ne vous sépare;
Non, les voici, je vous les rends.

Apprenez-leur dans le bocage
A voltiger auprès de vous :
Qu'ils écoutent votre ramage,
Pour former des sons aussi doux.

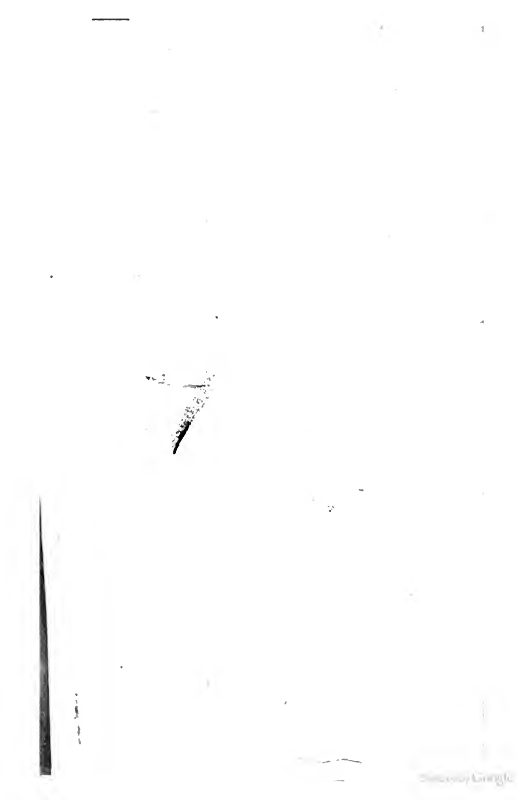
Et moi, dans la saison prochaine,
Je reviendrai dans ces vallons,
Dormir quelquefois sous un chêne
Au bruit de leurs jeunes chansons.

FIN DU HUITIÈME VOLUME.

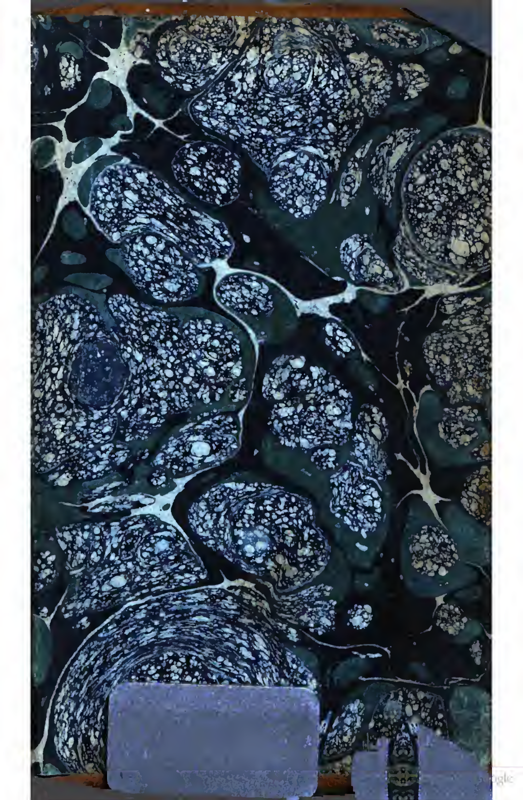
TABLE
DES PIÈCES

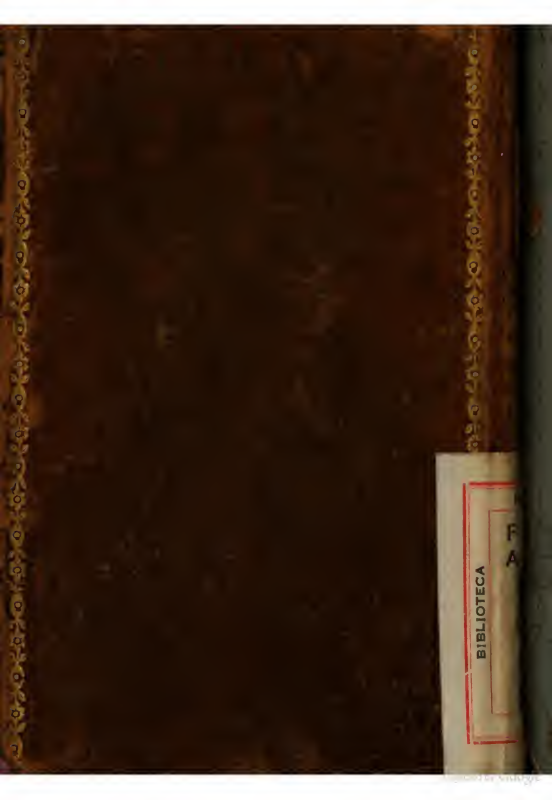
Contenues dans ce volume.

Fin de la table du huitième volume.








BIBLIOTECA